



**L'Apostrophe**

*Écrire et penser ensemble*

Été 2018 - Cahier n° 4

Champ libre  
*L'homme en dents de scie*  
de Bertrand

Sources et ressources  
*Des visages, des rencontres*

De la plume au pinceau  
*Des robes qui nous racontent...*

**DOSSIER**

**« Tous inégaux... ? »**



# Transformer l'inégalité en énergie

**G**andhi disait : « *La règle d'or de la conduite est la tolérance mutuelle car nous ne penserons jamais tous de la même façon, nous ne verrons qu'une partie de la vérité et sous des angles différents...* » Alors, sommes-nous tous égaux devant l'inégalité qui couvre notre planète ?

D'ailleurs, y a-t-il une définition unique de l'inégalité ? N'est-elle pas le reflet de tout ce que l'homme entretient de préjugés sur son prochain, pour beaucoup d'entre nous malheureusement... Autant de questions soulignées dans ce numéro par des personnes lambda ou des acteurs au Secours Catholique qui, au gré de belles rencontres et d'échanges d'idées, ont construit un regard tantôt objectif, tantôt utopique sur ce que l'inégalité a de néfaste dans un monde où chaque regard, chaque (joli) sourire, chaque (belle) parole pourrait être une avancée pour l'homme... vers l'homme !

“ *La différence n'est pas un problème, c'est l'injustice qui est insupportable.* ”

« *La différence n'est pas un problème, c'est l'injustice qui est insupportable* », s'exclame un des auteurs de ces pages. Il en faut de l'énergie, au sommet comme dans l'abîme, pour que l'inégalité de la situation se transforme en autre chose et porte du fruit. Cette énergie se retrouve au fil des lignes, dans le ping-pong des échanges, les cris ou les réflexions portées, les créations et les vies qu'on y découvre.

Chaque lectrice, chaque lecteur peut se retrouver, un tant soit peu, dans ces dialogues, ces analyses et ces « tronches de vie » qui témoignent de l'égalité humaine issue de toutes ces rencontres qui alimentent ce numéro...

Bonne lecture et... qu'elle ne vous soit pas égale !

Tof et Thierry



<b>D'un numéro à l'autre</b>	<b>6</b>
Que faire de <i>L'Apostrophe</i> ?	7
Invitation au dialogue	9
« Je suis dépité de passer pour un exploiteur »	10
« Comprendre les causes du mal-logement »	11
<b>Champ libre</b>	<b>12</b>
Sur le chemin de la vie...	13
L'homme en dents de scie	14
Chien d'ivrogne	15
Léandre	16
Ce matin	18
Merci	19
<b>DOSSIER</b>	
<b>« Tous inégaux... ? »</b>	<b>20</b>
L'inégalité	22
« Qui veux vraiment la peau des inégalités ? »	23
Inégalité, différence, équité, mérite, injustice... Quand la raison balance...	29
Inégalités de ressources : le rôle de l'argent	31
De la relativité des inégalités	33
Au nom de tous les bénévoles	34
Jeux de dupes	36
« La solidarité doit redevenir une valeur inconditionnelle »	40
<b>De la plume au pinceau</b>	<b>48</b>
Des robes qui les racontent	49
« Ma robe est un globe pour dire la beauté »	50
« Ma robe chante et danse »	52
« Ma robe est un message »	54
« Ma robe nous dit qu'il n'est jamais trop tard »	56
« Ma robe est une lutte, un cri »	58
« Ma robe sautille comme une gazelle »	60
« Ma robe est un feu d'artifice, généreux »	62
« Ma robe est un signal dans la nuit »	64
« Ma robe m'a légitimée »	66
« Sensuelle et passionnée comme moi »	68
« Ma robe est séduction et mise en garde »	70
« Notre robe hurle et gronde comme un tambour »	72
« Ma robe m'a enfantée »	74
« Ma robe a le goût des mots »	76
« C'est une robe-mère »	78
« Notre robe est une bouffée d'oxygène »	80
« Elle est cousue comme un grand merci »	82
« Une robe sans tache, comme au premier jour »	84
« Je l'ai drapée de rouge, couleur de l'amour »	86
<b>Agir ensemble</b>	<b>88</b>
Inhumations humaines	89
<b>Lignes de vie</b>	<b>92</b>
Une « guerrière »	93
Andrea	96
<b>Sources et ressources</b>	<b>98</b>
Des visages, des rencontres	99
J'veux d'l'amour !	104



**D'UN NUMÉRO À L'AUTRE**

## D'UN NUMÉRO À L'AUTRE

*La parole libérée ne reste pas sans effets : elle nous rejoint et résonne en nous, suscitant d'autres paroles, réactivant d'autres expériences, en consonance ou en contrepoint. L'Apostrophe est lue, relue et commentée. La parole circule, se prend et se donne. En liberté. Cette rubrique a pour objet de s'en faire l'écho.*

# Que faire de L'Apostrophe?

PAR LE COMITÉ ÉDITORIAL

**D**es participants aux ateliers d'écriture, contributeurs à notre revue *L'Apostrophe*, nous ont récemment... apostrophés : « *Qui lit L'Apostrophe, à qui est-elle envoyée, voire remise en mains propres? Ce qu'on réussit à écrire, comment cela peut-il être diffusé au-delà du Secours Catholique, au-delà des gens déjà convaincus, pour que des élus, des décideurs, Monsieur ou Madame Tout-le-monde, entendent ce qu'on vit, ce qu'on propose, et pour que cela change quelque chose. Ne serait-ce que par rapport à la façon dont on est considérés, ou non.* »

Bonne question.

Le choix du comité éditorial, jusqu'à présent, est celui d'une diffusion interne au sein du Secours Catholique et, par l'intermédiaire des acteurs des délégations ou du siège, à tous les bénévoles et à nos partenaires.

Au-delà des exemplaires sur papier, *L'Apostrophe* est disponible sur le site Internet du Secours Catholique et donc accessible à tous.

Est-ce suffisant ?

Comment toucher un public plus large ?

Au point de réflexion où nous en sommes, nous nous sommes dits, en comité éditorial, qu'il ne suffisait pas d'envoyer ou même de remettre notre revue *L'Apostrophe* pour qu'elle soit lue. Il faut en donner l'envie. En ce sens, rien ne remplace la présentation orale, si possible assortie d'extraits de textes ou de citations.

*L'Apostrophe* se diffuse de la main à la main, de cœur à cœur aussi, peut-être.

Comme on partage un poème, un objet de prix.

Certaines délégations locales du Secours Catholique ont fait le choix d'un abonnement à plusieurs dizaines, voire centaines d'exemplaires, d'autres pas encore...

Les premières considèrent *L'Apostrophe* comme un levier pour donner à entendre, promouvoir la parole des celles et de ceux d'entre nous qui vivent des situations difficiles, pour faire changer les regards et les pratiques. Elles l'adressent, ou mieux la remettent, à leurs équipes, leurs partenaires associatifs, leurs réseaux d'Église, les responsables des institutions, des élus locaux...

Des animateurs du Secours Catholique (en charge d'orchestrer les actions mises en œuvre par les bénévoles de l'association) nous disent l'utiliser lors d'animations de temps forts, de réunions d'équipe, de temps spirituels, de formations, pour donner à entendre et à mieux comprendre les itinéraires de vie, les souffrances, les logiques, les attentes, les richesses et les propositions des auteurs. Parce que leurs textes nous donnent à réfléchir à notre manière de vivre nos relations et à agir. Tout ceci est précieux. ■

### À votre tour, partagez votre expérience avec *L'Apostrophe*

Pour une diffusion plus large, il y a bien sûr ce qui relève de la responsabilité de notre institution, et nous y travaillons ces temps-ci, mais nous avons aussi besoin de vous, en personne, amis lecteurs, amies lectrices :

- Comment, en quelles occasions, partagez-vous à d'autres personnes, autour de vous, vos coups de cœur, vos découvertes, tel texte, tel poème, telle contribution qui vous a marqué ?
- Comment ce qui est exprimé dans *L'Apostrophe*, notamment autour du thème du dossier, peut constituer une occasion de débats, à l'intérieur du Secours Catholique, mais aussi avec des partenaires, une paroisse, lors d'un café philo, etc. ?

Pour donner des envies à d'autres, nous sommes intéressés par le partage de vos témoignages et des fruits que portera la diffusion de cette parole en liberté que nous adressent les auteurs de *L'Apostrophe*.

# Invitation au dialogue

Si *L'Apostrophe* cherche à prendre en considération, au sérieux, la pensée et la parole de celles et de ceux d'entre nous qui vivent des situations de précarité, elle n'a pas pour but de les idéaliser.

Les ateliers d'écriture qui sont la source de ces pages visent la libération et la valorisation d'une expression originale et souvent plurielle, forgée au creuset d'une vie difficile.

Cette expression n'est pas une prise de parole du Secours Catholique en tant que tel. Elle n'entend pas non plus dire la totalité de quelque question que ce soit. Elle n'a nulle prétention à l'exclusivité de la vérité, mais elle en porte une part.

C'est une parole, parfois inévitablement vive, et une contribution, à nos yeux encore trop rare dans notre société, qui mérite d'entrer en dialogue avec d'autres paroles, d'autres points de vue.

Très majoritairement, les contributeurs ne redoutent rien moins que l'indifférence de celles et de ceux qui reçoivent le fruit de leur travail. Ils considèrent même le fait que tel ou tel lecteur débatte avec eux comme le signe d'une réelle prise en compte de leur parole.  
Fût-ce de manière contradictoire.  
Parce que la réalité est complexe.

Bienvenue donc à vos réactions, nourries de votre propre expérience de vie!

Nous essaierons de nous en faire l'écho ici, heureux que *L'Apostrophe* puisse contribuer à ouvrir des espaces de dialogue, en confiance et en vérité, avec un infini respect mutuel, dans une recherche partagée du bien commun. ■

Vous pouvez nous écrire

à ***L'Apostrophe***  
**Secours Catholique**  
**106, rue du Bac**  
**75007 Paris**

par courriel à [emmanuel.maistre@secours-catholique.org](mailto:emmanuel.maistre@secours-catholique.org)

## « Je suis dépité de passer pour un exploiteur »

*Nous publions ici la réaction d'un lecteur de L'Apostrophe à la suite de la publication du dossier « Cher logement » dans le troisième numéro de notre revue. Bernard est blessé par les termes employés dans le dossier pour évoquer les propriétaires mettant en location leur bien. Khalid, du comité éditorial, lui répond.*

J'ai lu le cahier numéro trois de *L'Apostrophe* et j'en ai un peu marre d'entendre et de lire partout que les locataires sont tous des « saints » et les propriétaires tous des « salauds ».

Je m'appelle Bernard Doat, j'ai 58 ans, je suis marié avec Monique et encore responsable de l'équipe du Secours Catholique de Gaillac (Tarn), pour quelques jours encore, après plus de dix ans de responsabilités. J'ajoute que je suis diacre et que nous nous occupons de mes parents très âgés, qui ont chacun 89 ans. Or, mes parents ont des appartements, dont j'assume la gestion désormais, et neuf locataires.

Nos logements sont des héritages, chaque génération ayant apporté sa pierre, c'est le cas de le dire ! Mon arrière-grand-mère bêchait la vigne à la main et, le soir, après sa journée, elle allait au lavoir laver les draps d'un hôtel pour gagner quelques sous de plus. Mon père, artisan tailleur, se levait souvent à 5 heures pour satisfaire ses clients. Il touche 600 € de retraite et les loyers constituent sa retraite complémentaire.

Pour en revenir à nos appartements sur neuf locataires, un ne paie pas son loyer depuis mai 2017, une autre depuis quatre mois, une autre encore me doit 400 €, sa CAF ayant baissé... Tout cela, malgré conciliation, patience, discussions à n'en plus finir et promesses non tenues.

Aujourd'hui, les seuls qui paient régulièrement sont ceux placés sous curatelle.

J'ai essayé d'appliquer ce que je prêche le dimanche : l'accueil des pauvres et la fraternité. Mais, aujourd'hui, je n'y arrive plus. Donc, maintenant, je fais comme tout le monde : je prends des garanties et le pauvre bougre reste à la rue.

Parce que les charges continuent de courir : la taxe foncière, le prélèvement de la contribution sociale généralisée (CSG), les assurances, l'impôt sur le revenu.

Voilà, ces quelques mots pour vous dire que je suis dépité de passer pour un exploiteur. ■

# « Comprendre les causes du mal-logement »

RÉPONSE DE **KHALID HOSNI**

Nous (moi et l'équipe du comité éditorial de *L'Apostrophe*) sommes profondément désolés que vous vous soyez senti stigmatisé par les écrits publiés dans le troisième numéro de *L'Apostrophe*. Telle n'était évidemment pas notre volonté, ni celle des personnes qui témoignent dans ces colonnes.

Sachez d'abord que *L'Apostrophe* n'exprime pas le positionnement du Secours Catholique mais se nourrit de la parole et des écrits de groupes de personnes réunies dans le cadre d'ateliers d'écriture. Ces personnes parlent depuis leur point de vue et à partir de leur vécu.

Vous avez raison, tous les locataires ne respectent pas leurs obligations et tous les propriétaires ne louent pas des logements indécents ! *L'Apostrophe* a voulu, à travers ce dossier, traiter du problème du logement en allant chercher et comprendre les causes du mal-logement, en donnant la parole, comme toujours, aux personnes concernées. Ce que vous évoquez et la situation que vous subissez sont, de notre point de vue, la conséquence de l'actuelle politique du logement, et la difficulté à assumer un logement pour de plus en plus de personnes. Ce n'est donc bien évidemment pas à vous de prendre en charge les problèmes économiques des personnes en difficulté. Il arrive, en effet, que les personnes en situation de précarité perdent leur capacité à gérer leur budget, ce qui les amène à s'endetter, notamment auprès de leur bailleur. Ces personnes ont besoin d'être accompagnées pour parvenir à retrouver leur équilibre financier. Vous soulignez d'ailleurs que les personnes sous curatelle, prises en charge, règlent leur loyer. CQFD !

Permettez-nous encore de saluer ici votre engagement auprès de ces personnes et votre mise en pratique de l'Évangile par l'accueil de ces familles en grande difficulté. Je veux que vous sachiez que, lorsque certains membres des groupes d'écriture de *L'Apostrophe* pointaient du doigt les propriétaires de leur logement, ce n'était pas en pensant à des propriétaires comme vous. Il s'agissait, pour la plupart, de personnes migrantes qui ont été victimes de marchands de sommeil ou de pratiques voisines. Ces auteurs entendaient dénoncer les individus trop nombreux qui spéculent sur la précarité. Soyez enfin remercié pour votre sincérité et votre exigence. Nous sommes heureux de vous compter parmi les lecteurs de notre revue. ■

Une rubrique pour donner à entendre une parole libre, une expérience personnelle – jusqu'à l'intime parfois – de personnes vivant ou ayant vécu des situations de pauvreté et d'exclusion. Ces textes peuvent avoir été écrits d'un seul jet de plume ou avoir fait l'objet d'une plus ou moins importante mise au travail en atelier d'écriture. Dans les deux cas, ils disent quelque chose qui touche à la vérité de l'être profond de leurs auteurs et invitent à un déplacement de regard.

**À propos de l'auteur**

*Daniel, vous avez pu le découvrir dès le numéro deux de L'Apostrophe, en particulier à travers son texte « Coup de gueule » (pages 14-17). Dans ce texte inédit (écrit en 2013), pas d'insurrection, ni de colère, mais une invitation à partager nos vies... en paix.*

## Sur le chemin de la vie...

La vie n'est pas un long fleuve tranquille  
Elle est parsemée de montagnes et de gouffres  
Que l'on franchit tous les jours,  
Pas à pas.

Mais la vie est aussi parsemée de mots doux, de mots tendres,  
De mots durs, de ceux qui font mal  
Et nous laissent face à l'indifférence.  
Pourquoi cette indifférence ?

La vie nous laisse parfois seul sur le chemin...  
Allons chercher celui qui est seul sur ce chemin  
Et faisons un bout de route avec lui.

Partageons nos joies, nos peines,  
Partageons l'amour avec ceux qui sont seuls sur le chemin de la vie.  
La vie, c'est ta vie, mais c'est aussi la mienne...  
Et si nous partageons ?

Nos vies se parlent et se mêlent  
Qui peut se détourner de ce qu'il advient de la vie des autres ?  
Peut-être préfères-tu marcher seul...  
Mais sache qu'il y a toujours quelqu'un pour te tendre la main sur le chemin de la vie.

Cher pèlerin qui marche sur le chemin,  
Apprend à ouvrir ton cœur et regarde autour de toi  
Il y a tant de belles choses à voir  
Tu n'es pas seul sur le chemin de la vie.

Daniel

**À propos de l'auteur**

*Ancien éducateur, Bertrand vivait dans un bosquet de Chevilly-la-Rue, dans le Val-de-Marne. Il avait installé un atelier où il peignait et écrivait. Il donnait des coups de main à l'équipe locale du Secours Catholique. À l'écoute, sensible, l'homme disait et écrivait ce qu'il pensait.*

## L'homme en dents de scie

C'est absurde  
Un homme en dents de scie  
Eh (et) pourtant j'en ai vu un.  
Il est là, près de moi.  
Et il me parle  
Un coup de Zénith  
Un coup, l'enfer  
Il fait fi du temps  
Il est en dents de scie  
Une fois, le Sommet  
Une fois, l'Abysse  
Il est en dents de scie  
Tout là-haut, c'est très beau  
Tout en bas, je m'y glisse  
Là-haut, je m'y hisse  
En bas, je m'y cache  
En haut, je m'y accroche  
Si je tombe, je décroche.

Bertrand



## Chien d'ivrogne

Chien d'ivrogne  
Qui grogne  
Troubadour  
La déroute  
Je redoute  
Le désert...  
L'île.

Bertrand

**À propos de l'auteur**

À presque 50 ans, Henry a exercé tant de métiers différents qu'il ne peut les citer tous (de vendeur d'encyclopédie à barman, en passant par déboucheur de chiottes et aide-régisseur). Intéressé par à peu près tout, il veut tout connaître, tout savoir. C'est un passionné. Pour l'instant, il se consacre à l'écriture, il s'essaye à la poésie. Alors, il prête sa plume au collectif « La parole des Sans-Voix »\* et à L'Apostrophe.

## Léandre

Il y a des années, Il y a des éons,  
Mes semaines ne riaient pas, ni n'étaient très joyeuses.  
J'allais trouver refuge chez un vieillard bougon  
Qui rayonnait, pourtant, dans ses tenues miteuses.

C'était, j'étais enfant,  
Il y a bien longtemps !

Je l'avais rencontré sur les pentes du terri  
Que j'arpentais souvent aux heures buissonnières.  
Il en grattait les flancs à genoux ou assis,  
Ramassant les « gaillettes » par seaux, par mannes entières.

C'était, j'étais enfant,  
Il y a bien longtemps !

Je lui disais : « *Bonjour !* », lorsque je le croisais.  
Bien que tout à ses fouilles, il relevait la tête,  
M'adressait un sourire, gentiment saluait,  
Sans pour autant lâcher son pic, son herminette.

C'était, j'étais enfant,  
Il y a bien longtemps !

Les hasards des rencontres devinrent des habitudes.  
Je m'empressais alors, quand j'étais dans la peine,  
D'aller auprès de lui meubler sa solitude.  
Et là, à ses côtés, j'en oubliais la mienne.

C'était, j'étais enfant,  
Il y a bien longtemps !

Quand, en fin de journée, il avait fait son stock,  
 Il déplaçait son corps et chargeait son fardeau.  
 Il avait tout du chêne, ressemblait à un roc.  
 Mais, un soir, les faiblesses ont infiltré ses os.

C'était, j'étais enfant,  
 Il y a bien longtemps !

Je l'aidai de mon mieux à rentrer au coron  
 Où tous les souvenirs de ses années heureuses  
 Se réchauffaient autour d'un vieux poêle à charbon  
 Dans sa pauvre maison. Pauvre, mais chaleureuse !

C'était, j'étais enfant,  
 Il y a bien longtemps !

Je lui sciais son bois et le mettais en piles.  
 Il y en avait des tas, il y en avait des stères.  
 Des bûches, il y en avait et des cents, et des mille  
 – De quoi chauffer la Terre pour des siècles d'hiver !

C'était, j'étais enfant,  
 Il y a bien longtemps !

Lorsque, sur le pays, tous les cieus se vidaient,  
 Nous restions face à face, les yeux dans les mirettes.  
 Il avait le mot rare. Alors, je me taisais.  
 Mais ces heures de pluie m'étaient heures de fête !

C'était, j'étais enfant,  
 Il y a bien longtemps !

Car je sais qu'il avait, sous son écorce rude,  
 Un cœur plus étendu que la plus vaste plaine,  
 Qu'il avait de l'amour toute la bonté prude.  
 Et qu'à moi, l'innocent, il faisait les mains pleines !

C'était, j'étais enfant,  
 Il y a bien longtemps !

Si, comme ce soir, j'ai l'âme déchirée, tout en loque,  
 Je repense à Léandre qui apaisait mes maux  
 De sa présence tendre, d'une parole *ad hoc*,  
 Qui m'apprit en silence qu'en tout, il y a du beau !

J'étais, alors, enfant...  
 Il n'y a pas si longtemps !

Henry

**À propos des auteurs**

*Jojo et Christian sont deux êtres de plume. Deux participants à un atelier d'écriture au cours du festival Saint-Laurent de Lourdes d'août 2012. Après avoir fait don de leurs mots, ils ont continué leur chemin. Nous les partageons ici.*

## Ce matin

Ce matin, je me suis assis face à un mur de pierres.  
Ce n'était pas trop la forme!... Et, puis, cela m'a frappé :  
Entre les pierres, de petites plantes réussissent à s'accrocher.

Je me suis dit : c'est comme ça que je t'ai trouvé, Seigneur...  
D'ailleurs, c'est plutôt toi qui m'as trouvé, dans les lézardes de ma vie.  
Avant, je crois que je n'avais pas besoin de toi.

C'est dans ma galère que tu m'as parlé,  
C'est là que ma foi a pris racine,  
Petite fleur fragile qui s'accroche entre les pierres et qui me sauve.

Allez, accrochez-vous, les copains : rien n'est jamais foutu,  
Au rendez-vous des cabossés, la vie est plus forte que tous les murs du monde.

Jojo

# Merci

J'étais venu avec l'idée de trouver de l'aide,  
 Peut-être de rencontrer quelqu'un...  
 Ou quelqu'une, bien sûr...  
 Finalement, je me suis retrouvé complètement perdu,  
 Étrangement isolé au milieu de la foule...  
 Noyé, abandonné.  
 Je me demandais vraiment ce que je faisais ici !

Et c'est toi que je ne connaissais pas,  
 Prisonnière de ton fauteuil comme je le suis de mes galères,  
 Qui m'as appelé, qui m'as demandé de l'aide  
 Panique à bord...  
 Et puis...

Maladroitement, en ayant peur de te faire tomber,  
 Je t'ai poussée jusqu'à ce que nous retrouvions ton groupe.  
 Et tu m'as dit :  
 « *Merci beaucoup, Christian, est-ce que je peux vous embrasser ?* »

Je t'ai regardée partir entre des mains plus expertes.  
 Alors, les larmes me sont montées aux yeux :  
 Si tu savais combien c'est à moi de te dire « merci » !  
 Merci parce que, pour une fois, quelqu'un m'a fait confiance,  
 Merci parce que tu m'as permis de me sentir utile  
 Et que j'en avais terriblement besoin !

Christian

*Au cours du festival Saint-Laurent d'août 2012, Christian s'était retrouvé face à une personne âgée, en fauteuil roulant, que son groupe avait... oubliée au milieu de la prairie, à Lourdes.*



**DOSSIER**

# « Tous inégaux... ? »

**L**a société nous rend-elle « tous inégaux » ou naissons-nous inégaux ? Nos différences fondent-elles nos inégalités ? Est-il vraiment possible – et utile – de lutter contre les inégalités ou doit-on se résigner à les accepter pour mieux les « apprivoiser » ?... Bien plus qu'un sujet éditorial, les notions d'inégalité et – son contraire – d'égalité sont les questions fondamentales que se posent tous ceux qui vivent la précarité et se mobilisent pour la faire reculer. Depuis le philosophe Jean-Jacques Rousseau et son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), la question n'est pas résolue et malgré la (voire les) Révolution(s) le chemin de l'égalité – la fin des inégalités – ne s'est pas encore révélé à l'Humanité. En se saisissant de ce sujet, *L'Apostrophe* voulait faire part du regard des personnes directement concernées par l'inégalité. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le sujet délie les langues et provoque débats et prises de position au sein des quatre groupes qui ont accepté de s'emparer du sujet. Rencontrée dans leur quotidien, l'inégalité se dépouille des lumières de l'abstraction philosophique pour devenir une réalité quotidienne qui entraîne souffrance, disputes, frustrations mais provoque aussi, en une réaction salvatrice, action, mobilisation, propositions et engagement. Au final, à la lecture de ce dossier, une question restera entière et appellera à une réponse pour mettre à bas l'injustice issue de l'inégalité : « *Qui veut vraiment la peau des inégalités ?* » Ceux qui en souffrent, certainement. Mais les autres ?

Ce dossier a été réalisé grâce au travail en atelier d'écriture de quatre groupes issus du réseau du Secours Catholique – Caritas France :

Deux groupes que les lecteurs les plus fidèles connaissent car ayant déjà contribué à *L'Apostrophe* :

- Le groupe de femmes de Villeneuve-Saint-Georges « Ça piquote et ça papote » : Danièle, Christine, Inès, Cécilia, Khedidja, Hédia, Denise, Véra, Magda, Martine, Marlène et Fadila.
- Le groupe des « Fous d'art solidaire » de Créteil : Jorge, Marie-Thérèse, Brahim, Abdallah, Pascale, Cyril, Dany et Karim.

Et deux nouveaux groupes que nous sommes heureux d'accueillir :

- Le groupe de convivialité de Ponta-partage de Brest : les participants se retrouvent deux fois par semaine. L'atelier d'écriture animée par Sarah et Martine était une première expérience au sein de ce groupe : Ronan, Aomar, Marie-Claire, Stéphane, Françoise, Chantal, Danielle, Odile, Louis, Marie-France et sœur Marie-Françoise ont contribué aux textes présents.
- L'atelier d'écriture au café solidaire Ti An Dour (« La maison de la source », en breton) de Quimper. L'atelier s'est déroulé au sein du café qui est resté ouvert au public invité à écouter les textes des « écrivains »... et à participer : Aparicida, Isabelle, Mme L. D., Mme J., Suzanne, Marie-Thérèse, Jeanne, Joëlle, Sandrine, Noëlle, Yasmina, Anna, Amin, Marie et Jacques. De 35 à 80 ans !

Avec, en prime, les apports complices de Zahra (de Roubaix), de José et de Pascal.

Merci à tous et à toutes ! ■

# L'inégalité

L'inégalité est frappante au quotidien  
Posez vos regards sur ces sans-domicile-fixe  
Montrés du doigt, sans que personne ne leur parle.

Par grands froids  
Ils sont là, assis par terre, adossés aux murs  
Pour dormir dehors  
Alors que tant d'immeubles sont vides...  
Où est passée notre humanité?

Les riches, de plus en plus riches  
Les pauvres, de plus en plus pauvres  
Égalité d'un jour, je te veux pour toujours  
Je te pleure, je te revendique  
Jette les deux poids, deux mesures.

Certains ont tout en abondance  
D'autres meurent de faim  
Il va falloir soigner les cœurs  
Pour ramener les gens vers les rivages  
Dans une urgence pour le partage.

Tant de laissés-pour-compte et de pauvres  
Dans ce monde trop cruel pour ma sensibilité  
La Terre est en autosuffisance pour les besoins de toute l'Humanité  
Si toutes les bonnes volontés pouvaient s'accorder  
On pourrait faire sonner le glas de la misère.

Les pauvres n'ont rien à partager  
À part l'eau de leurs larmes et la chaleur de leur cœur,  
Vous qui possédez toutes les richesses,  
Bousculez votre humanité  
Pour répondre à toutes ces pauvres âmes  
Le reflet dans le miroir n'en sera que meilleur.

Souffrance, misère humaine  
Je les connais de l'intérieur  
Au cœur de l'enfance, j'entendais mon cœur pleurer  
Sur une route brûlée, pieds nus, je marchais  
Les cris de douleur, ma bouche s'est fermée à jamais...  
Une leçon pour la vie, je me le suis juré.

Aomar, du groupe de convivialité de Brest

# « Qui veut vraiment la peau des inégalités ? »

Plutôt que de l'inégalité, c'est *des inégalités* qu'il faut parler. Car, pour une personne en galère, l'inégalité et son corollaire l'injustice se pointent en tout lieu et à chaque moment de la vie. Conditionnées par la naissance, tapies dans la relation à l'autre, perpétuées par l'éducation (ou son absence), les inégalités ont pour meilleures alliées la résignation et la fatalité.

Les inégalités sont partout et tellement criantes et même hurlantes d'injustice qu'il n'est pas la peine d'en rajouter, comme disait une certaine publicité... Tellement criantes et hurlantes qu'elles contredisent la célèbre devise de la France : « Liberté, égalité, fraternité ». Tout le monde les connaît, en est témoin ou victime. Et, pourtant, elles sont toujours là et, même, elles augmentent.

« Où est le problème ? », martelait Daniel dans le deuxième numéro de *L'Apostrophe* (pages 14-17).

## L'inégalité dépecée

Les inégalités prennent des formes multiples : inégalités de ressources, de patrimoine et d'environnement dans lequel on vit (plus ou moins pollué, agréable, calme, desservi par les transports en commun et les services de proximité...) ; inégalités entre hommes et femmes ; inégalités des chances, dans l'accès aux droits, au savoir et au pouvoir ; inégalités entre les personnes, les groupes et les peuples.

Ainsi, on n'est pas à égalité dans l'accès aux droits : on ne connaît pas nos droits, il faut que quelqu'un accepte de nous les faire connaître !

« C'est un problème pour l'accès aux droits : c'est trop compliqué, il y a trop de justificatifs à fournir, on finit par renoncer. Quant

à l'informatisation des démarches, alors là, c'est le pompon ! C'est plus compliqué qu'avec une personne qui peut t'expliquer. Cela accentue les inégalités. »

« Ce que je trouve anormal, c'est lorsque je vais à Pôle emploi : la conseillère ne m'aide pas, alors que j'ai des difficultés pour comprendre le français. Je ne connais pas mes droits, j'attends des conseils, une aide qui ne vient pas. Je dois me débrouiller toute seule. Les conseillers changent tout le temps, ils n'ont pas le temps de nous connaître. »

« Des fois, je travaille, d'autres fois non. Je fais des petits boulots qui ne me permettent pas de vivre bien. Je voudrais que les conseillers m'aident à trouver un "bon" travail. Mais, ils n'ont pas l'air de me comprendre. »

« Mon conseiller me parle mal... Je l'ai remis à sa place. Lui ne fait pas son travail mais si, moi, j'oublie d'actualiser ma situation, on me radie vite fait. Heureusement, je rencontre de temps en temps des personnes qui essaient de me comprendre. »

« Ils sont peut-être débordés ou ils n'ont pas de solutions. Comme les assistantes sociales : ma voisine est une personne malade et c'est une autre qui fait les démarches à sa place pour sa retraite, parce que l'assistante sociale n'a pas le temps. »

### « C'est égal » pour l'administration

*« Les démarches administratives sont trop compliquées, même pour ceux qui sont professionnels. J'ai été reconnu travailleur handicapé. J'avais travaillé et j'étais inscrit à Pôle emploi. J'aurais dû avoir droit à des indemnités de chômage à hauteur de 50 %, mais il a fallu aller jusqu'au tribunal administratif, avec le soutien d'une assistante sociale qui s'est battue à mes côtés. Le tribunal administratif m'a donné raison contre les fonctionnaires de Pôle emploi, qui ne connaissaient pas bien la réglementation dans un cas comme le mien.*

*Mais s'il n'y avait pas eu cette médiation, cette conciliation, je n'aurais pas pu m'en sortir seul et je n'aurais rien obtenu. »*

Réduire les inégalités, ça doit passer par la simplification des démarches administratives. Beaucoup de gens renoncent à leurs droits, tellement ces démarches sont compliquées. Et le fait que de plus en plus de démarches se fassent par Internet complique encore les choses pour ceux qui n'y connaissent pas grand-chose : cela simplifie peut-être le travail des administrations, mais cela exclut encore plus de monde ! Les contacts réels n'étaient pas toujours très agréables (on a beaucoup à dire sur le sujet) mais, au moins, on avait quelqu'un avec qui on pouvait essayer de s'expliquer... et être aidé.

Les inégalités se rencontrent aussi quand l'on veut accéder à un logement : *« J'ai fait des formations, je travaille comme aide à domicile (chez les autres) mais je n'ai toujours pas de "chez-moi". Je suis toujours à l'hôtel. Je paye un loyer pour moi et mes trois enfants. Certaines personnes sont au RSA et ont un logement : moi, je travaille et je n'y arrive pas. »*

### L'âme de la santé, ça a ému

Tout le monde n'a pas non plus le même accès aux soins.

Il y a une médecine des pauvres et une des riches. Certains médecins ou dentistes font la tête face à des personnes qui sont à la CMU (couverture maladie universelle) – bonjour, la stigmatisation ! – ou les refusent. Ils disent que les délais pour être payé sont trop longs, qu'il y a trop de paperasse. C'est peut-être vrai, mais je ne connais pas beaucoup de médecins qui ont du mal à boucler leurs fins de mois... Et encore, la CMU, ça va, mais si tu es à l'AME (aide médicale de l'État) pour les personnes sans papiers, c'est encore plus compliqué, sauf à l'hôpital.

Les inégalités se rencontrent aussi à l'école : quand nos enfants sont en difficulté, qu'ils n'arrivent pas à suivre, la maîtresse ne les regarde pas, n'a pas le temps de s'en occuper. Ce qui est difficile, c'est d'aider nos enfants quand on ne sait pas lire, ni écrire, qu'on a soi-même vécu des échecs à l'école. Peut-être que le CP à douze élèves, cela va aider les enseignants à pouvoir aider ceux pour qui c'est plus difficile, mais je ne sais pas. On ne donne pas leur chance à tous les enfants, dès le départ. C'est pareil avec les orthophonistes, c'est difficile d'avoir un rendez-vous, ils sont débordés.

Les inégalités se rencontrent encore entre filles et garçons, à la maison. Les uns et les autres n'ont pas les mêmes droits, la même éducation. Si tu es une fille, tu n'as pas le droit de bouger, tu dois rester calme. Le garçon, il peut tout faire : sortir, ne pas faire la vaisselle...

*« Ceci dit, ça dépend de la culture : mes filles, elles font de la boxe, du foot, aucun souci. »*

*« Moi, j'ai un grand frère qui aimait jouer à la poupée, alors que je préférais bricoler... »*

Il ne faut pas ranger les gens dans des cases. Il y a quand même des progrès dans l'accès aux métiers autrefois réservés aux hommes ou aux femmes : aujourd'hui, on trouve des femmes dans le bâtiment, la mécanique...

et des hommes sage-femmes. Ça bouge et c'est bien !

### L'arche des noyés

Les inégalités sont également une question d'environnement. Certains habitent dans des quartiers préservés, beaucoup moins pollués, plus agréables que d'autres.

« Moi, je vis dans la flotte. À chaque inondation, ou lorsqu'il y a des pluies abondantes, je suis obligée de marcher dans l'eau. Il faut une barque pour passer. J'ai essayé d'en parler avec la mairie mais rien n'a été fait : le quartier est en zone inondable, les immeubles sont vieux, ils doivent être détruits, mais quand ? On ne sait pas. En attendant, on patauge. C'est un quartier pauvre, alors on ne fait rien. Certains en rajoutent : des gens font leurs besoins dehors... La responsabilité est partagée. »

Les inégalités commencent de bonne heure : selon que tu viens d'un quartier chic ou défavorisé, ce ne sont pas les mêmes écoles que tu fréquentes, les mêmes profs qui t'enseignent. Le climat n'est pas le même, il y a beaucoup de chahut, ce n'est pas sérieux pour étudier. Cela a des conséquences pour la suite des études : à l'heure de la sélection, tu te retrouves sur des voies de garage.

« Aujourd'hui, en France, les inégalités sont dans les quartiers : il y a beaucoup de nationalités et d'intégrations différentes. Des peuples dont on ne comprend pas forcément la langue, avec leur propre souffrance, qui génèrent l'incompréhension, beaucoup de jugements et la peur de l'autre. »

C'est peut-être cela qui a conduit à l'évolution que connaissent nos quartiers au-

jourd'hui ? « J'ai vu ce quartier se créer, je gardais les vaches dans les champs. Au début, tout allait bien, les gens s'y plaisaient ; puis, dans les années 1980, les relations se sont un peu compliquées. »

### Si pouvoir nous était donné

« Moi, j'aime mon quartier que j'ai découvert il y a bientôt trente ans, avec une vie associative très animée et des fêtes interculturelles où l'on se rencontrait. Cela me rend triste de ne pas retrouver cette âme de quartier, ces relations entre les gens qui donnent envie de s'arrêter à chaque coin de rue. »

**« Les inégalités commencent de bonne heure : selon que tu viens d'un quartier chic ou défavorisé, ce ne sont pas les mêmes écoles que tu fréquentes, les mêmes profs qui t'enseignent. »**

Certains quartiers subissent leur mauvaise réputation, dans un climat de crainte, fait d'un quotidien marqué par la précarité, un chômage plus important qu'ailleurs. Le tout engendre de la solitude. Si le pouvoir de changer les choses nous était donné, nous vivrions tous en paix, sans drogues, sans vitesse excessive, sans nuisances sonores. Les habitants s'entraideraient plus pour créer de la solidarité entre voisins. Chacun deviendrait responsable de son propre environnement.

Les rapports entre les personnes sont marqués par les inégalités, y compris dans la façon dont on se regarde, dont on se considère les uns les autres. Or, la façon dont on se sent considéré est très importante. « Des fois, je me mets en colère, parce que les personnes qui me reçoivent ne me regardent pas comme je suis vraiment. »

Dans la société française, on juge les gens selon leur apparence. On se fait tout de suite des idées. Pourtant, les apparences sont souvent trompeuses : la vraie beauté est intérieure. « Oui, mais la vie n'est pas juste. Même le fait d'avoir ou non de beaux

*cheveux : pourquoi certaines de mes sœurs en ont et pas moi ? Ça peut provoquer de la frustration et des jalousies. »*

Tu n'es pas responsable de la tête que tu as, a dit quelqu'un, mais tu l'es de la tête que tu fais...

### Du sens de l'esthétique des inégalités

*« Cette idée que la vraie beauté est intérieure, c'est quelque chose qui a été très important dans ma vie : quand j'étais adolescente, j'étais très timide, je n'avais pas de copains, j'étais mal dans ma peau et dans mon corps. Mais j'ai eu la chance de pouvoir en parler avec mon père, d'être écoutée. Cela m'a permis de comprendre que la beauté n'était pas forcément dans les apparences, que je grandirai un jour, que cela viendrait... Ça m'a permis de garder l'espoir, de rester solide, de me dire que je n'étais pas nulle. J'ai été en apprentissage avec des adultes qui réagissaient comme ça aussi. C'est sacrément important, ce regard des autres, surtout de ceux qui sont importants pour nous. »*

Les choses se font trop à la tête du client : quand tu vas chercher du boulot, ce n'est pas pareil si tu t'appelles Hédia ou Denise, si tu habites dans telle ville ou dans telle autre. Certains chefs ont des préférences pour les mieux habillées, les plus belles : rien à voir avec la réalité du travail fourni.

J'ai un neveu, Tunisien, ingénieur, marié à une Franco-Tunisienne. En Tunisie, son chef l'a mis en contact avec un employeur français, sur la base de ses compétences. Mais, quand l'employeur a vu qu'il s'appelait Mohamed, il ne l'a pas pris. Finalement, en lui donnant d'autres contacts, son chef tunisien lui a permis d'être embauché par EDF, en France.

Certains patrons jouent avec la psychologie de leurs employés en leur faisant sentir qu'ils sont supérieurs, qu'ils sont « au-des-

sus ». Cette attitude peut aussi s'observer dans les accueils des administrations ou des associations.

Il y a une forme de soupçon permanent qui pèse sur ceux qui ne s'en sortent pas. Et, à force de ne pas se sentir considéré, on risque de finir par se déconsidérer soi-même : c'est de la maltraitance. On n'est pas tous doués de la même façon. Mais le plus grave n'est pas de ne pas être doué pour telle ou telle chose – après tout, on ne peut pas être bon dans tous les domaines... Ce qui est difficile à vivre, ce qui est humiliant, c'est qu'on nous le fasse sentir. C'est cette espèce de mépris des forts (ou qui se croient forts, peut-être encore plus) vis-à-vis des faibles. Face à la parole aussi, nous ne sommes pas égaux : certains sont plus à l'aise et plus écoutés que d'autres.

### Pour un plafond de ressources acceptable !

La façon dont on se sent considéré, plus ou moins, cela joue même dans les associations. Des fois, tu sens bien qui se croit supérieur à qui ! La main qui donne est, dit-on, au-dessus de celle qui reçoit.

Les inégalités, c'est aussi dans l'accès au pouvoir, celui de participer aux décisions qui nous concernent. Mais ça s'organise. Tout seul, on ne peut pas grand-chose. On en reste aux discussions de comptoir : tout le monde veut donner son avis sur tout, mais cela ne va pas plus loin et cela ne change rien.

On peut quand même faire des propositions : on parle de seuil de pauvreté. Pourquoi ne pourrait-on pas imaginer un seuil – ou plutôt un plafond – de richesse acceptable ? C'est difficile de faire des comparaisons entre différents types de travail. Y a-t-il des différences qui seraient légitimes ? On est d'accord pour une certaine différence de salaire liée aux études, à la responsabilité, au talent, au temps passé, à l'expérience, mais, tout d'abord, cela pourrait se fonder

aussi sur la pénibilité physique ou psychologique et, ensuite, pas selon un rapport de un à mille ! Mais plutôt de un à cinq, ou à dix ? Les gens qui ramassent nos poubelles devraient être les mieux payés : leur travail est pénible, leurs horaires sont très décalés, leur environnement est sale...

Les impôts jouent un rôle dans la réduction des inégalités, mais insuffisamment : il faudrait supprimer les niches fiscales, rendre les magouilles légales impossibles, oser une TVA beaucoup plus juste : très faible sur les produits de base, et beaucoup plus élevée qu'aujourd'hui sur les produits de luxe.

### Face à la voracité d'un petit nombre

Voici un paradoxe : quand on pose la question de la réduction des inégalités, tout le monde est d'accord mais, dans les faits, elles continuent à progresser. Où est le problème ? Le fait qu'il y ait des inégalités entre les êtres est-il fatal ?

Ce qui mène le monde, c'est la recherche du profit maximum pour un tout petit nombre de personnes. Gandhi disait : *« Il y a assez de tout dans le monde pour satisfaire aux besoins de l'Homme, mais pas assez pour assouvir son avidité. »* Nous sommes dans un système entretenu par ceux qui en tirent le maximum de profit.

Nous aurions les moyens au niveau mondial, pour parler des inégalités les plus criantes, de mettre fin à la famine ou aux épidémies mais nous ne trouvons pas, paraît-il, l'argent pour le faire. En revanche, on trouve tout l'argent nécessaire pour acheter des armes (et non pour « tuer l'ennui », comme l'écrit Daniel dans le deuxième numéro de *L'Apostrophe*, page 15)... Quel est le problème des hommes ?

Le droit devrait permettre de réduire les inégalités, mais les lois sont faites par des personnes qui ont intérêt à ce que rien ne change.

Quand nous parlons d'inégalités, nous parlons de ce qui est injuste et qui pourrait être changé... Mais qui le veut vraiment ? De qui cela dépend-il ?

### Un combat à armes égales...

Il y a aussi des gens qui trouvent que les inégalités, ce n'est pas fatal et qui se battent pour que ça change. Dans leur vie, mais aussi dans celle des autres. Sauf qu'on ne les écoute pas assez.

Dans la vie, il faut tout le temps se battre pour exister. C'est fatigant !

Mais, en même temps, on n'a pas le choix. Si on laisse tomber, c'est mort.

*« Moi, aujourd'hui, j'ai envie de (dire et de) remercier ceux qui se battent, ceux*

*qui savent positiver et continuer à avancer, malgré l'adversité. Spontanément, je pense à la gratitude, ce geste d'amour. Une personne qui sait remercier, reconnaître la bonté de l'autre, est une personne libre et heureuse. Je remercie ces personnes. Je pense aux femmes et aux hommes qui sont seuls et qui doivent se débrouiller. Je voudrais leur dire qu'ils sont courageux. Je les admire. »*

Les victimes des plus fortes inégalités ne sont pas forcément les plus en colère contre cet état de fait. On s'accommode de la réalité. *« Je ne ressens pas les inégalités. Je n'ai pas de travail, pas de logement mais j'accepte la situation, je me dis que cela viendra, avec le temps. Je préfère la patience à la plainte. La colère ne changerait rien. Je suis en paix avec moi-même. »*

**« Les victimes des plus fortes inégalités ne sont pas forcément les plus en colère contre cet état de fait. On s'accommode de la réalité. »**

Bien des gens ne se sentent pas concernés. Tout va bien pour moi, donc tout est bien. Quand on dispose du superflu, les autres n'ont besoin de rien. Circulez.

Et, au fait, quel rôle jouent les associations ? Est-ce qu'elles nous aident à nous résigner, à nous accommoder, à rendre le quotidien moins insupportable ou à nous organiser pour faire changer les choses ?

### « Comme les mendiants nourrissent leur vermine »<sup>1</sup>

« Heureusement qu'on n'est pas tous riches, ça ne serait pas bien. Comme à la mer, il y a les baleines et les sardines, le gros mange le petit. C'est la nature. Il faut des riches qui donnent du travail aux pauvres. Si tout le monde est riche, qui travaille ? Et, si tout le monde est pauvre, qui donne du travail ? »

On a parfois le sentiment que c'est l'inverse qui se passe : les plus pauvres enrichissent les plus riches... Les locataires les propriétaires, les ouvriers leurs patrons et actionnaires, les clients les marchands, les banques les assurances, les malades leurs médecins ou les labos.

Sortir de l'idée tordue que la réussite des riches profite aux plus pauvres... Et, même si c'était vrai, serait-ce bon ? Plus les riches s'empiffrent, plus il y a de miettes, mais il n'empêche que ce ne sont que des miettes !

### Vas, je ne te jalouse point !

Notre but, ce n'est pas que tout le monde puisse avoir un château, un jet privé ou un yacht... De toute façon, la planète n'y résisterait pas...

La recherche de la consommation maximum pour tous n'est pas la solution, ce serait plutôt le problème...

Plus de justice ne peut pas vouloir dire que plus personne n'a rien ou que tout le monde a toute les richesses possibles. Cela se situe dans un équilibre.

Il ne faut pas non plus croire que les riches seraient forcément plus « mauvais » que ceux qui n'ont rien. On peut avoir de l'argent et le partager.

« Finalement, je ne suis pas jaloux de ceux qui possèdent un tas de trucs que je n'aurais jamais. D'ailleurs, ce serait un piège pour la recherche du bonheur. C'est la meilleure façon de se rendre malheureux. Des fois, cela nous fait rêver, mais cela reste irréel. C'est un autre monde, inaccessible.

– Exactement. En revanche, tu regardes ce qui se passe entre les gens qui font la queue aux Restos [du cœur]... Certains vont trouver injuste que Monsieur et Madame Machin aient pu obtenir trois carottes et un paquet de café de plus qu'eux... Parce que ça, c'est concret. »

Dépasser les jalousies, aller vers le partage, cela nous concerne tous, à notre niveau, mais ce n'est pas forcément gagné d'avance...

Deux amis discutent, au cours d'une soirée bien arrosée :

« – Tu es mon ami, toi... À la vie, à la mort... Si tu avais deux maisons, tu m'en donnerais une ?

– Oui.

– Si tu avais deux millions, tu m'en donnerais un ?

– Sans hésiter...

– Si tu avais deux billets de 10 €, tu m'en donnerais un...

– Ben, non.

– Comment ça, non ?

– ...

– Tu étais prêt à me donner un million, une maison...

– Parce que j'ai deux billets de 10 €... »

Bref, qui veut vraiment la peau des inégalités ? ■

1. Charles Baudelaire, « Au lecteur », *Les fleurs du mal*, 1857.

# Inégalité, différence, équité, mérite, injustice... Quand la raison balance...

Revient la question de l'inégalité « de nature » face à l'inégalité « de culture » ou construite socialement. La nature nous a tous faits différents... Serions-nous « de fait » naturellement inégaux? Pas si l'on permet à chacun de « cultiver » son talent.

**R**éduire les inégalités, cela ne veut pas dire supprimer les différences. Les inégalités, c'est négatif, injuste... La différence, c'est positif, c'est la vie! C'est tout l'intérêt des rencontres avec les autres : on s'apporte des choses les uns les autres et c'est justement parce que nous sommes différents que c'est riche. Heureusement qu'on n'est pas des clones!

Il serait plus juste de parler de l'absence d'équité : l'égalité laisse entendre que nous sommes tous pareils. Ce n'est pas vrai, nous sommes tous différents, nous n'avons pas tous les mêmes dons. La différence, c'est ce qui fait la richesse du monde. Une chanson dit : « *On est tous pareils, alors acceptons et respectons nos différences.* »

Encore faut-il faire le choix de mettre ses talents au service de tous et pas seulement au service de son intérêt personnel, et aussi respecter l'autre dans sa différence et ne pas chercher à l'écraser d'une façon ou d'une autre. Ce n'est pas parce qu'on est différents que l'un est supérieur ou inférieur à l'autre.

Au fond, ça pourrait être ça, la solution : ne pas chercher à ce que les gens soient tous pareils, mais que chacun puisse cultiver ses talents propres et les mettre au service de tous.

Pour le dire avec les mots du groupe de Quimper :

*« Agir pour soi-même n'est pas suffisant  
pour exister*

*Il est bon pour autrui de le valoriser  
Il est sain pour l'esprit d'apprendre  
à regarder*

*Celui ou ceux qui cherchent à ne pas être  
oubliés, discriminés.*

*Relevez les oubliés  
Chantez, dansez, jouez.*

*Pouvons-nous oublier  
Tous les opprimés?  
Quel est ce besoin de donner  
Qui nous pousse à accepter  
Ce qui est séparé?*

*La femme étreint la vérité.  
Extraordinaire félicité  
Qui permet à la famille d'exister  
Ultime solidarité  
De la liberté d'aimer  
L'autre.»*

## L'(inad)équation égalitaire

On n'est pas égaux pour les dons et les compétences : nous ne sommes pas égaux face aux apprentissages, à la pratique artistique et peut-être même pour être

heureux, certains semblent doués pour tout et d'autres pour rien. Tout le monde n'est pas pareillement doué pour jouer au foot, du violon ou utiliser un pinceau.

Tout le monde n'est pas également doué pour résoudre des problèmes de mathématiques, apprendre des langues étrangères ou jongler avec des idées philosophiques. Même en travaillant sérieusement, nous n'avons pas les mêmes capacités, les mêmes talents. Même si nous croyons que tout le monde a des capacités.

Et, puis, il y a ce qui est donné à la naissance et ce que les circonstances de la vie nous permettent de cultiver. Ça fait qu'avec les mêmes capacités au départ, certains seront hyper stimulés et d'autres en seront empêchés ou n'auront peut-être même pas conscience de leurs talents. Nous naissons libres et égaux en droit, conditionnés et inégaux en fait.

*« Injustice, inégalités, différence, chance, jalousie... Ce n'est pas du même ordre. La différence n'est pas un problème, ce serait plutôt une chance. C'est l'injustice qui est insupportable. Elle est parfois liée à la grande loterie de la vie et de la nature : à la mort de mon petit frère de 3 ans, j'ai trouvé que ce n'était pas juste, la mort d'un enfant. »*

Mais l'injustice et les inégalités entre les êtres humains peuvent aussi être le résultat de l'action des hommes, et cela me met en colère.

Les inégalités, ce n'est pas d'abord une question de mérite, mais de chance. Beaucoup plus, en tout cas, que le résultat d'un énorme

travail : chance de naître dans le bon pays, la bonne famille, au bon moment, avec des parents aimants ou pas, être adopté ou non. C'est ça qui est premier. Ce n'est pas une question de mérite. Là, il n'y a pas photo : lire et relire ce qu'ont écrit les « hôtes de la table de Cana » dans *L'Apostrophe* numéro deux (page 39).

### Naître sous une bonne étoile...

*« Être né dans une famille nombreuse, mais très aimante, ça c'est une chance. Avoir éprouvé l'amour des parents, c'est important dans une vie. Ce n'est malheureusement pas donné à tous. »*

*« J'aurais aimé naître dans une famille catholique. Je n'aurai jamais le temps de découvrir et de comprendre davantage... Le temps passe trop vite ! Ce n'est pas juste parce que, depuis ma naissance, j'aurais eu le temps d'en apprendre bien davantage. »*

Les solidarités familiales, c'est normal et important. Mais ça ne marche pas toujours. Ce n'est pas toujours possible : des fois, les gens sont tellement dans les difficultés qu'ils ne peuvent pas aider leurs enfants ou leurs parents qui vieillissent. Et puis, certaines fois, c'est pour des histoires de famille, de conflits.

Nos sociétés fabriquent des gagnants et des perdants... et souvent de père en fils... Dès la naissance, nous n'avons pas les mêmes chances de réussite. Encore faudrait-il s'entendre sur la notion de réussite : réussir dans la vie ou réussir sa vie, ce n'est pas la même chose. Qu'est-ce qui importe vraiment ? Bonne question... Et à chacun de trouver sa réponse! ■

# Inégalités de ressources : Le rôle de l'argent

Et si l'argent « pour tous » permettait de résoudre définitivement les inégalités ? Oui, mais... La question de la relation à l'argent s'est très vite imposée dans les échanges du groupe de Quimper : ce que son absence génère, mais également les rivalités et jalousies familiales que provoque sa présence. L'argent peut donc être le cœur du problème. Il doit rester un moyen nécessaire et indispensable, et non une fin en soi !

## Quand l'argent détruit

Quand le pouvoir de l'argent rend aveugle  
Sur la pauvreté des liens,  
Quand l'argent prend toute la place  
Au détriment des liens avec les siens,  
L'incapacité à s'ouvrir à la différence  
réduit le monde  
À ceux qui nous ressemblent.  
Mais qui est notre semblable,  
Puisque nous sommes tous différents ?  
Le pouvoir de l'argent achète tout  
et réduit le regard  
Aux biens matériels et à la réussite  
professionnelle  
Quelle misère !  
La petitesse du cœur fait pitié !

Sandrine

« L'argent a détruit nos relations, ma joie de vivre, mes rêves, ma santé, nos relations familiales. »

« C'est vrai, l'argent peut tout gâcher. La famille plus large est source de conflits, surtout depuis la succession de mes parents. Nous avions de l'argent dans la famille, qui

a détruit nos relations. J'en ai assez des jalousies et des médisances. Il n'y a pas que cela dans la vie ! »

« L'argent m'a permis de sortir et de voir le monde, de me sentir plus libre, plus calme, moins angoissée, d'avoir moins de soucis, de m'offrir des extras qui font plaisir, de répondre à certains de mes besoins et désirs (vêtements, sorties, restos) d'avoir plus de temps. »

« Seule, sans mon mari, pour nourrir les enfants, le travail, c'était vital ! Il faut de l'argent quand même ! Et c'est dur les fins de mois. L'argent, il en faut. J'ai dû me débrouiller, être créative pour trouver du travail. J'ai dû être aussi pour ne pas montrer aux enfants que j'étais soucieuse. Ne pas pouvoir payer mes dettes et l'école des enfants me faisait très peur. Mais, j'ai réussi. J'ai réussi. »

« Ce que j'ai envie de dire sur la relation à l'argent : "Oui, avec mon fils, tout marche." Il est catholique. Je tiens grâce à mon fils. Il est gentil. Il me demande : "Tu as besoin de quelque chose, maman ?" Il est vraiment gentil et attentif. »

### Alors, heureux?

Est-ce que l'argent (ou ce qu'il permet d'avoir) rend heureux? Les riches passent leur temps à acheter des trucs mais ils s'ennuient ou ils se font la guerre pour en obtenir davantage. Quel sens ça a, tout ça? C'est une maladie de vouloir toujours plus d'argent, de vivre pour ça...

Cela nous rappelle une histoire...

« *Un jour, un petit enfant demanda à son père :*

*– Papa, c'est quoi l'argent ?*

*L'homme réfléchit un moment, puis il prit un morceau de verre ordinaire et le plaça devant les yeux de l'enfant.*

*– Regarde au travers !*

*À travers le verre, l'enfant pouvait voir son père, les gens qui passaient dans la rue, la circulation des voitures.*

*Puis le père prit de la peinture d'argent et en recouvrit toute une face du morceau de verre pour en faire le tain d'un miroir.*

*– À présent, regarde, dit-il.*

*Mais, dans cette glace, l'enfant ne pouvait voir que son propre visage.*

*– Voilà le danger de l'argent, ajouta son père. Il te conduit à ne voir que toi-même. »*

### Vous avez dit superflu?

L'argent superflu, pour nous, ce sont les produits de luxe, alors que d'autres produits moins chers conviendraient tout autant, la course sans fin à la dernière nouveauté, la course à acheter toujours plus, une quête sans fin. Mais l'argent superflu peut aussi servir à aider les autres, le prix du rêve qui se révèle accessible pour une fois, l'extra qui fait du bien, le parfum inutile qui pourtant me rend si femme, une coupe de cheveux

qui me rend plus belle, la consommation qui sert à l'économie locale.

On est d'accord que l'argent ne fait pas le bonheur, mais quand on n'en a pas du tout, ou très peu, qu'on est à découvert dès le début du mois, c'est très compliqué. Ce qu'il faudrait, c'est que chacun gagne juste assez d'argent pour pouvoir ne pas s'angoïser tout le temps, pour vivre normalement, répondre aux besoins des enfants, pouvoir se ou leur faire plaisir de temps en temps. Vivre avec l'angoisse et la frustration permanente, ça use!

### La première des richesses, nos relations

Il y a tout de même un avantage, une liberté de ceux qui n'ont pas de richesses : ils ne vivent pas avec la trouille qu'on la leur pique. Il y a des choses essentielles dans la vie : les relations. Pour nous, le groupe de femmes, c'est un lieu important, une respiration, un espace de liberté.

Il y a un autre avantage, je trouve : chez les riches, chaque enfant a sa chambre, sa télé. Chez les pauvres, il n'y a pas ça, alors on est toujours tous ensemble.

Là aussi, il faut redéfinir ce qu'on entend par richesse, ce à quoi on donne de la valeur, ce qui est vraiment important dans la vie ! Et puis, ce n'est pas le fait de posséder plein d'argent qui fait l'intérêt d'une vie : pour nous, c'est plutôt la richesse des relations entre les hommes. Mais, quand même, il y a un minimum... « *Accepter de vivre plus simplement pour que chacun puisse simplement vivre* » (« *et la planète respirer* », pourrait-on ajouter). Par quel bout prendre ce chemin-là, à tous les niveaux, du village à la planète? ■

# De la relativité des inégalités

En France, c'est mieux que dans mon pays d'origine (l'Égypte)... Là-bas, je n'avais pas le droit d'aller travailler dans certains endroits, parce que je suis chrétienne. Je ne pouvais pas me promener comme je le voulais. Femme, je ne pouvais m'habiller comme je le voulais. Quand je sortais, on me regardait de travers. Ici, si je suis capable d'effectuer un travail, je peux entrer. Il y a la liberté et moins d'inégalités que dans mon pays.

Ici, quand les gens sont pauvres, ils peuvent avoir des aides. Ce n'est pas le cas partout. Encore que, ma plus grande surprise, quand je suis arrivée en France, a été de voir qu'ici aussi, des gens mangeaient dans les poubelles.

Les inégalités existent entre les femmes et les hommes : pas le même salaire, les femmes doivent rester à la maison s'il n'y a pas de place en crèche et pas les moyens de payer une nounou.

Chez nous, pour les héritages, les hommes touchent deux fois plus que les femmes. C'est dans la loi, mais ce n'est pas juste. De même, le témoignage d'un homme vaut le témoignage de deux femmes. Pour ça, c'est mieux en France. Il y a plein de choses positives en France : j'ai pu suivre une formation et la mairie m'a donné un emploi d'animatrice.

Dans ma vie, au pays, la parole de chacun ne compte pas de la même façon. Mon mari a essayé de me tuer. Je suis allée à la police pour porter plainte. Mais le conseil qu'on m'a donné, c'est de rentrer chez moi et d'oublier, en ajoutant que, de toute façon, je serai toujours perdante.

Les inégalités, c'est aussi dans le couple, pour la répartition des tâches ménagères. Mais cela progresse. Culturellement, dans mon pays, un mari peut aider sa femme pour les travaux de la maison mais encore en cachette. Il faut du temps pour faire changer les mentalités.

On a quelque chose à y faire : Éduque ton mari... Avant, mon mari travaillait et moi je restais à la maison. Je faisais le travail, je préparais les filles, c'était normal. Puis, j'ai commencé à travailler à l'extérieur, alors que mon mari n'avait plus de travail. Au début, quand je rentrais, la vaisselle sale était toujours sur la table, rien n'avait bougé, mes filles n'étaient pas coiffées. On en a parlé : c'est important. Il s'y est mis. Aujourd'hui, on travaille à deux et on s'occupe à deux de nos enfants.

## Inégalités face à la liberté...

Je pense que chaque individu a le droit d'exprimer en toute liberté ses opinions, ses pensées, ses peines et ses joies. Malheureusement, ce n'est pas le cas dans tous les pays du monde.

Ce qui m'a vraiment attirée en France, c'est cette liberté d'expression.

Même face aux membres du gouvernement, le peuple français a le droit de s'exprimer en toute liberté, concernant de nouvelles lois ou circulaires.

Pour ou contre.

C'est vraiment formidable, c'est ça la démocratie.

C'est le contraire dans mon pays : les citoyens se sentent menacés dans leur liberté d'expression.

Si tu te tais, tu deviens leur esclave... Si tu parles, tu meurs.

Combien de journalistes, d'intellectuels, de chanteurs, d'écrivains ont tenté de s'exprimer librement dans la presse, dans mon pays ou à l'étranger... Et cela leur a coûté la vie.

On a ainsi perdu beaucoup d'étoiles berbères qui se sont battues pour que cette langue existe en Algérie comme langue nationale.

Dans ce cas, la liberté d'expression, cela se paye. Cher.

Zahra, du groupe de Roubaix

## Au nom de tous les bénévoles

Nous ne pouvions aborder cette réflexion sur les inégalités dans les relations sans donner la parole à José. Non sans une once d'hésitation, tant la grande majorité des bénévoles engagés dans les associations humanitaires ont à cœur de réserver un accueil chaleureux à celles et à ceux d'entre nous qui se voient contraints à pousser leur porte. Pour cause de détresse. Mais la simple lucidité sur nous-mêmes nous appelle à reconnaître qu'il peut nous arriver, le plus souvent inconsciemment, de nous faire blessants. De rajouter des maux aux maux. Et qu'alors, ceux qui osent le dire rendent à tous un sacré service ! Le texte qui suit a été retrouvé par la responsable d'un lieu d'accueil, sciemment abandonné sur une petite table encombrée de revues diverses, gribouillé sur un dos d'affichette. Il fut l'occasion d'un électrochoc – majeur – pour toute cette équipe... qui n'a, au demeurant, jamais revu le dénommé José.

Bénévolcan en éruption – Jour de colère !  
Bénévolontiers, j'en conviens, triste conseillère...  
Et injuste, sûrement... Mais que voulez-vous,  
Nous vivons vraiment dans un monde de fous...

Je cite :

- C'est pour quoi ?
- Ben... C'est pour avoir de l'alimentation.
- Vous êtes inscrit ?
- Non, je viens pour ça...
- Ah. Ce n'est pas le bon jour.
- Pardon. Bonjour, Madame...
- Pfft... Il faut venir le lundi. Aujourd'hui, c'est jeudi...
- Je ne savais pas... C'est les Restos qui m'ont dit de venir...
- Ben, voyons. Enfin, on va voir, êtes-vous inscrit ?
- ???...
- Bon. (*Soupir exténué et yeux au ciel.*) Attendez là. On viendra vous chercher.
- Merci, Madame. (Faut bien.)

Et je médite :

Qu'ai-je fait pour être ainsi traité comme une serpillière  
Par l'un de ces étonnants bénévolatiles  
Qui se croient supérieurs en leur bénévolière  
Et vous toisent de toute la hauteur de leur perchoir futile ?

Bénévoleurs de simple respect et de dignité,  
Bénévolubiles quand il s'agit d'écouter  
Si Bénévolumineux que je ne risque pas de trouver ma place  
Bénévolutes de fumée sans feu m'incitant aux bénévoltefaces.

J'aurai bien aimé, moi, avoir affaire à quelque bénévol-au-vent  
Bénévolontaire de feu ou bénévoltigneur d'un autre temps,  
Bénévole à voile ou même bénévolage hasardeux  
Semant sur son passage quelque parfum bénévoluptueux.

Mais non. Ici, point de feu follet.  
Alors je suis reparti,  
Laissant juste ce cri.

Fermez les bénévolests.

José

## Jeux de dupes

Il n'est sans doute plus besoin, dans ces colonnes, de présenter Pascal, l'homme dont Fidel (son chien bien-aimé) avait fait son compagnon à deux pattes. Pascal et ses étonnements, convoqué ici pour ce qu'il disait, peu de temps avant sa grande traversée, des relations entre les hommes. Marquées par les inégalités. De tous poils. Mais non rédhibitoires.

Figurez-vous que, ce matin, une brave dame est passée,  
Me toisant de toute sa hauteur, sans s'arrêter.  
Non-événement : vous pensez bien que j'y suis habitué !  
Même s'il m'avait semblé qu'elle avait fait mine d'hésiter.

Contrairement à ses habitudes, mon bonnet sur le sol était posé  
Muette invitation à un geste de solidarité.  
C'est que les temps sont durs : ni monnaie, ni travaux,  
Non plus de mouche, ni de vermisseau.

Enfin, cette dernière référence se discute  
Tant les temps me sont aussi comptés  
À en croire le funeste diagnostic de la Faculté.  
Mais, *baste!* Je suis trop las pour la lutte.

Désolation.

Contre toute attente, cette dame est repassée,  
Fière porteuse d'un sandwich qu'elle m'a tendu  
Accompagnant son geste d'un tel regard compassé  
Que monta en moi l'envie de vomir le sourire que je lui ai rendu,  
Venu du fond de cette indigence décrétée  
Où, au nom des bons sentiments, je me sens assigné.

C'est que l'expérience n'est pas unique  
D'où la mouche qui maintenant me pique  
Et me pousse à reprendre ma plume  
Pour dénoncer haut et fort  
Avec les moyens du bord,  
L'insupportable poids de l'enclume :

Humiliation.

L'être humain est décidément un bien curieux animal,  
 Qui passe le plus clair de son temps à jauger son égal  
 À l'affût de quelque prétendu signe d'infériorité  
 Qui lui permettrait, par comparaison, de se sentir exister.

« *Je ne suis tout de même pas comme...* »  
 Funeste erreur... si répandue parmi les hommes.

Mais l'inverse existe aussi, et toutes sortes de combinaisons :  
 Enfermement dans une mortifère logique de compétition,  
 Stérile recherche de ce que l'autre a de plus que moi,  
 Dévalorisation de soi et autres positionnements à la noix.

Rumination.

Se joue-t-il là quelque survivance du temps de la jungle  
 Chacun cherchant du jeu à tirer son épingle ?  
 L'enjeu fondamental consiste-t-il encore à repérer  
 Si l'on va pouvoir dévorer l'autre ou se faire dévorer ?

Vu de la fenêtre d'un observateur extérieur,  
 Ce théâtre d'ombres pourrait paraître assez drôle  
 Tant l'inconscience du réel est majeure  
 Dans ce jeu de dupes et de rôles...

Mais, à peine esquissé, le sourire intérieur se fige  
 Et se commue en douleur qui m'afflige  
 Tant ce jeu lamine, sans pitié aucune,  
 Les êtres et les cœurs qu'il importune.

C'est « *un mal qui répand la terreur* »,  
 Dénonçait Jean, ce bel observateur. [...]  
 « *Tous n'en mourraient pas, mais tous étaient frappés.* »  
 Ainsi en va-t-il, tout autour de moi, de façon cachée,

Ou parfois, à n'en point douter, délibérément,  
 De certains soignants aux rapports marchands,  
 Des simples passants aux soi-disant sachants,  
 Jusqu'aux non-dits des plus improbables amants.

Du côté aussi des agents de la force publique,  
Rendant périlleuse toute forme de réplique,  
De ceux des administrations ou même des associations,  
Jusqu'aux plus cassés de mes compagnons.

D'où vient ce besoin ? Est-il si universel  
Que je le pressente de façon si réelle ?  
Jusqu'entre ceux qui survivent malgré le gel,  
En fouillant des beaux quartiers les poubelles ?

Quelle est donc cette étrange recherche de jouissance  
Véritable peste qui résiste et s'impose  
En toutes circonstances et en tout état de cause  
Jusqu'au creux du creux de la désespérance ?

Les êtres humains ne sont-ils pas tous les mêmes ?  
Avec leurs richesses et leurs problèmes,  
Leurs réussites et leurs frustrations,  
Leurs certitudes et leurs questions ?

Ne nous sentons-nous pas inférieurs ou supérieurs,  
Ne serait-ce que du bout du cœur,  
Que parce que nous nous résolvons à y consentir ?  
Sacrifiant nos capacités d'humanité sur l'autel du pire ?

Peut-être est-ce l'intime douleur de l'humiliation  
Qui, au lieu de vacciner, se fait périlleuse contagion ?...  
Peut-être encore la solution réside-t-elle dans l'art de nous ajuster,  
À hauteur d'homme, quel qu'il soit, au nom de l'égalité ?

Ne s'agit-il pas de réussir à cultiver en soi une réaliste solidité  
Aussi dépourvue de forfanterie que de complexe d'infériorité ?  
Renoncer à vivre aux dépens d'un autre, de tous les autres,  
Personnes ou peuples, ce devrait être le chemin du bon apôtre.

Fort et beau programme,  
Que l'on soit homme ou femme !

Libération.

Mais je confabule bien à ma guise,  
Et, de mes mots, assurément je me grise,  
Moi qui m'érige en pourfendeur de ces subterfuges  
Qui me contente d'observer les passants sans crainte ni refuge.

Qu'en est-il au juste de mes propres relations ?  
Et qui suis-je pour m'ériger ainsi en donneur de leçons ?  
Ne suis-je pas sournoisement atteint, moi aussi, par ce virus  
Comme en témoigne vigoureusement le présent opus ?

Je devine bien ce qu'au fond, tu en penses  
Toi qui tiens mes lignes pour personnelle offense...  
Toi aussi, peut-être, qui, contre toute attente, m'encense  
Non sans une once de condescendance,  
Faisant mine de découvrir qu'il existe à la rue, loin de l'insouciance,  
Quelque improbable forme d'archaïque intelligence,  
D'immodeste pertinence...  
On s'en balance...

Bref. Quoi qu'il en soit, ta critique est fondée  
Force m'est de le constater...  
Ah. *Damned...* me voici refait !  
Que voulez-vous, nul n'est parfait.

Reste que cette insidieuse prise de conscience...  
Esquisse peut-être en moi, pauvre engeance,  
Une ébauche de différence,  
Un appel à la vigilance,  
L'ombre d'une espérance,  
Un sens.

Quant à savoir lequel...  
Mieux vaut en sourire et se taire.  
Et, pour en revenir à plus terre à terre,  
Bon appétit, Fidel.

Pascal

# « La solidarité doit redevenir une valeur inconditionnelle »

DIALOGUE AUTOUR DES INÉGALITÉS AVEC **MARISOL TOURAINE**

*Marisol Touraine a été ministre des Affaires sociales et de la Santé tout au long du quinquennat de François Hollande, entre 2012 et 2017. Pour L'Apostrophe, elle a accepté d'échanger sur la question des inégalités avec Khalid Hosni et Cyril Bredèche, accompagnés de Clarisse Briot, trois membres du comité éditorial. Ils se sont faits les porte-parole des groupes de personnes en précarité ayant débattu sur ce thème et ont relayé leurs propres expériences et interrogations.*

**Khalid : La première question que nous avons envie de vous poser, tout naturellement, c'est comment va la santé ? La vôtre, mais surtout celle dont vous avez eu à vous occuper, c'est-à-dire la santé publique ?**

*(Rires)* Moi je vais bien, merci ! La santé est une des préoccupations fondamentales des Français, quels qu'ils soient. On a la chance – et c'est aussi le résultat d'une volonté politique – d'avoir un système de soins qui, d'une part, est de très bonne qualité et, d'autre part, est aussi accessible à tous. Je sais qu'il y a des gens qui renoncent à des soins pour des raisons financières, on va y venir. Mais nous sommes un des pays au monde où l'on peut le plus facilement se faire soigner grâce à l'hôpital public. On ne vous y demande pas votre carte bleue, mais votre carte vitale, et on vous soigne.

**Khalid : C'est encore le cas ? Ce le sera toujours ?**

C'est le cas, et je n'ai pas de raisons de pen-

ser que, dans la période où nous sommes, cela soit remis en cause. En revanche, je suis préoccupée et choquée par la perspective d'une baisse des aides sociales, on en reparlera. Un des axes de mon action, quand j'étais ministre, a été de lutter – parce que c'était parfois une lutte – pour l'accès de tous aux soins. Et pas simplement des « pauvres ». J'ai toujours refusé de considérer qu'il fallait qu'il y ait des

**« J'ai toujours refusé de considérer qu'il fallait qu'il y ait des parcours et procédures spécifiques pour les pauvres. »**

parcours et des procédures spécifiques pour les pauvres. Quand je me suis battue pour le tiers payant généralisé – qui me paraît être quelque chose de très important –, on m'a dit : « On peut le faire pour

*les pauvres, pas pour les autres.* » J'ai répondu que je souhaitais que quelqu'un qui est en situation de précarité puisse aller se faire soigner sans avoir à dire au médecin en face de lui : « Je suis pauvre. » C'est aussi une affaire de dignité et d'égalité. Qui que ce soit peut, à un moment donné, devoir faire face à des difficultés.

**Khalid : Mais la couverture maladie universelle (CMU), justement, est réservée aux « pauvres »...**

Oui, mais les autres avaient d'autres assurances. Avant la CMU, les pauvres n'avaient rien. Et moi, j'ai mis en place la protection universelle maladie (PUMA) qui englobe tout de la même manière : tout le monde a le droit à une assurance ; le reste, c'est de la cuisine. Donc, il n'y a plus d'un côté la CMU et de l'autre des assurés « normaux ». Tout le monde est traité de la même manière. Et la suite, pour moi, c'était le tiers payant généralisé. On a des droits mais, si on ne peut pas avancer l'argent pour se faire soigner, à quoi cela sert-il ? Je me suis heurtée à de l'incompréhension. 75 % des Français étaient favorables à cette mesure. Mais, dans les milieux de pouvoir, ou parmi les responsables que l'on croise, peu de gens ont des difficultés. Pour eux, on avance les frais et on est remboursé quinze jours plus tard. Mais quinze jours, c'est beaucoup, parfois ! Des personnes repoussent des soins pour des raisons financières. Et, par ailleurs, certains soins sont trop chers car mal remboursés.

**Khalid : Cette lutte, vous l'avez menée où ? Dans l'hémicycle ? Contre les médecins ?**

Oui. Certains médecins pratiquent le tiers payant et y sont très favorables. Mais d'autres ont l'impression que s'ils ne se font pas payer directement, c'est comme s'ils étaient des fonctionnaires. En Allemagne ou aux Pays-Bas, qui ne sont pourtant pas des pays communistes, le tiers payant est une banalité. C'est une manière de permettre à tout le monde d'accéder à des soins. Cela a été pour moi une priorité. J'espère que le gouvernement actuel poursuivra le travail engagé sur ce terrain-là. Par ailleurs, la santé, c'est aussi la prévention. La France a un excellent système de soins, mais n'a pas de tradition de prévention. J'ai engagé des réformes pour réorienter notre politique de santé dans ce sens. Car ce qu'on appelle les inégalités de santé sont impor-

tantes. La réalité, c'est qu'un enfant dont les parents sont précaires a cinq à dix fois plus de risques d'être obèse, et donc d'avoir des problèmes de santé liés au surpoids. De même, la consommation de tabac a reculé chez les personnes aisées, mais augmenté chez les précaires. C'est une source de combat pour moi.

**Khalid : Nous qui sommes dans la précarité, nous voyons, à côté de l'hôpital public, et parfois même en son sein, des cliniques privées. Comment expliquez-vous cette proximité ?**

Il n'y a pas de cliniques privées au sein de l'hôpital. Mais certains médecins peuvent en effet y donner des consultations privées, en plus de leur activité publique. Ils sont tenus de reverser une partie de l'argent à l'hôpital. Quand je suis arrivée au ministère, j'ai demandé à ce que les tarifs pratiqués soient raisonnables. La plupart des médecins qui avaient des prix incroyables (jusqu'à 1 000 euros la consultation) sont revenus, après négociation, à des niveaux corrects.

**Cyril : Il y a quand même, dans ce pays, une médecine à deux vitesses. Par exemple, quand on souhaite prendre un rendez-vous à l'hôpital, on vous répond : « Pas avant trois mois mais, si vous voulez, je vous adresse à un médecin dans le privé et vous aurez votre rendez-vous dans quinze jours. »**

C'est illégal. Je ne dis pas que ça n'existe pas, mais c'est illégal. Mais, même en dehors de l'hôpital, il y a des régions où les délais pour avoir des rendez-vous chez des spécialistes, en ville, sont trop longs. Des médecins sont alors tentés de se faire payer plus cher... Contre cela, il faut mettre en place des procédures.

**Khalid : Est-ce qu'il n'y a pas là une inégalité de fait ? Si l'on va à l'hôpital, il y a de l'attente... Et, dans le privé, c'est plus cher ou bien la CMU n'est pas la bienvenue...**

Il y a des inégalités, c'est une évidence. Pendant cinq ans, j'en ai fait une priorité. J'ai essayé d'en réduire un certain nombre. Mais ne faisons pas comme si on ne pouvait pas se faire soigner. À l'hôpital, si vous devez être soigné, vous serez pris en charge.

**Khalid : D'où vient alors ce renoncement aux soins qui existe y compris chez les étudiants ?**

Le renoncement existe notamment pour les dentistes, pour les lunettes aussi (mais de moins en moins) et également pour certains médecins de ville.

Je crois que le frein financier et la difficulté à avancer l'argent sont là. Le fait qu'il y ait des professionnels qui ne veulent pas avoir affaire à des patients couverts par la CMU, même si ce phénomène est minoritaire, l'explique aussi. L'Ordre des médecins devait s'en préoccuper, le fait-il vraiment ? Il y a donc des inégalités. Mais le paradoxe, c'est que, si vous avez une maladie très grave, vous allez à l'hôpital et vous serez soignés de la même manière qu'une personne très riche. C'est dans la médecine quotidienne qu'il peut y avoir davantage de difficultés.

**Khalid : D'expérience, nous avons tous dû, à un moment ou à un autre, renoncer à des soins par manque de moyens (je parle pour les gens qui sont dans ma situation)... Mais vous avez dit, dès le début de notre entretien, que vous aviez fait de la lutte contre les inégalités votre priorité. À partir de quel constat avez-vous organisé cette lutte ?**

Le constat que j'ai fait est celui des inégalités non pas seulement d'accès aux soins, mais de santé. Ce dont je vous parlais précédemment : le fait que, lorsque l'on vient d'un certain milieu, on a plus de risques d'être obèse

et de développer des maladies liées à cela ; le fait que les gens qui sont en précarité savent moins bien à quelle porte ils doivent frapper. Cela m'a amené à prendre des mesures telles que les services d'information en santé, afin de donner accès à la bonne information, au bon moment... Les dentistes se sont révoltés car j'ai voulu fixer un prix maximum pour les couronnes et augmenter leur remboursement. Quand vous parlez avec des professionnels, ils vous disent qu'évidemment, ils tiennent compte de la situation des gens en précarité quand ils les ont en face d'eux.

Mais ce n'est pas aussi simple que cela. Les gens précaires hésitent à consulter. Quand on s'est fait claquer la porte au nez, on hésite à y retourner. Mon constat, c'est que le système français est parmi les meilleurs au monde pour la qualité des soins mais qu'en même temps, nous

sommes un pays où les risques de santé liés à la situation sociale sont importants.

**Khalid : Si l'on en vient aux inégalités en général – et je crois que vous avez vous-même pris acte en 2012 d'un taux de pauvreté de 14 % et dit qu'il fallait s'y atteler –, le système de santé serait donc un îlot qui fonctionne plutôt bien, par rapport au reste ?**

Non, ce n'est pas un îlot car il y a des inégalités de santé – que j'ai évoquées – et des mesures d'accompagnement à prendre. Pour suivre des gens en situation de précarité et les amener à mieux se nourrir, à faire les examens de prévention qu'il faut, cela ne se fait pas tout seul. Il faut aussi un accompagnement vers l'insertion, le logement... Si vous n'avez pas de logement, c'est difficile d'être en bonne santé... Commençons par dire qu'il y a en France un niveau de pau-

**“ Le système français est parmi les meilleurs au monde pour la qualité des soins mais, en même temps, nous sommes un pays où les risques de santé liés à la situation sociale sont importants. ”**

vreté qu'on ne peut accepter quand on est engagé socialement comme moi. Et le système français, malgré tout, évite à des gens de tomber dans des situations extrêmes comme on le voit en Grande-Bretagne, en Allemagne ou en Italie. Concrètement, il y a trop de pauvres en France, mais il y en a moins qu'ailleurs. Attention, je ne voudrais pas que vous preniez mon discours pour un : « *Circulez, y'a rien à voir!* » Mais, dans le gouvernement auquel j'ai participé, nous avons fait baisser de 1% le taux de pauvreté dans une période où elle augmentait de 4% ou 5% chez nos voisins.

#### **Khalid : En prenant quelles mesures ?**

En 2013, nous avons mis en place un plan de lutte contre la pauvreté sur cinq ans, alors que nous étions encore dans une période de faible croissance. Nous avons augmenté le revenu de solidarité active (RSA), les aides à la complémentaire santé, le nombre de soins pris en charge à 100%, nous avons pris des mesures pour favoriser l'insertion des jeunes, le logement... C'était un plan volontariste qui a donné des résultats. D'ailleurs, une de mes frustrations, c'est que l'on s'est engagé très fortement, que l'on a limité la dégradation de la situation sociale et qu'en même temps, on n'a pas pu réduire davantage la pauvreté. J'espère que le gouvernement actuel va prendre de nouvelles mesures car il faut poursuivre et cibler toujours davantage, faire du sur-mesure. Les mesures financières ne suffisent pas, même s'il en faut, y compris pour les jeunes. Il faut accompagner les personnes, et dans la durée. Réduire les aides sociales, comme je l'entends, serait de la folie ! Tout le monde attend le

**“ Il y a en France un niveau de pauvreté qu'on ne peut accepter quand on est engagé socialement comme moi. ”**

**“ Que chacun ait les ressources nécessaires pour vivre de façon digne dans la société. ”**

nouveau plan pauvreté du gouvernement, et ce serait une baisse des aides ? Il y a de quoi être interloqué.

#### **Khalid : Au sein des groupes de réflexion qui se sont penchés sur la question, différentes définitions des inégalités – et de l'égalité – ont émergé. Quelle est la vôtre ?**

Les inégalités sont très diverses. Il y a des inégalités de revenus, de parcours... Il y a l'égalité « tout court », l'égalité des chances, l'égalité réelle, c'est-à-dire faire en sorte que tout le monde puisse accéder à la même chose. Pour moi, l'enjeu est que chacun ait la possibilité de maîtriser son destin, ses projets, son avenir. Tout le monde n'a pas envie de faire la même chose. À tous les niveaux, il y a des métiers qui rapportent de l'argent, d'autres non. Mais, au fond, il s'agit que chacun puisse non seulement avoir les ressources nécessaires pour vivre de façon digne dans la société mais que chacun ait le sentiment – et pas seulement le sentiment – de maîtriser son avenir.

#### **Khalid : Une sorte d'émancipation...**

Oui, c'est exactement ça, d'autonomie... J'y crois beaucoup. Ensuite, la réalité, c'est que les inégalités financières, de logement, culturelles, etc. sont cumulatives. Concrètement, vous n'avez pas de travail ou un travail précaire, vous avez du mal à accéder à un logement, vous faites du surendettement, vous n'avez pas l'esprit à vous cultiver... Le risque est d'être renvoyé en permanence à un destin imposé. Ce que d'autres appellent l'« assignation », une sorte de fatalité. Vous habitez tel quartier, vous vous appelez Mohamed, vous n'avez pas de travail, vous

allez rester dans cette situation. C'est insupportable d'être renvoyé à une case et d'avoir le sentiment de ne pas pouvoir en sortir. Que cette case soit celle de la naissance, du quartier, d'une histoire. Cela dit, il y a des inégalités de revenus qui, à l'échelle mondiale et à l'échelle de la France, se sont creusées. Pas tellement parce que les inégalités se sont accrues parmi les gens que nous connaissons autour de nous, mais parce qu'une toute petite minorité est de plus en plus riche. C'est cela qui est insupportable, au fond : des riches toujours plus riches, le fait qu'il y a toujours plus de milliardaires, des patrons qui se paient des salaires, des primes et des bonus incompréhensibles ; et, à côté de ça, on vient chipoter quand il s'agit d'apporter du soutien qui se monte en centaines d'euros. Que des gens réussissent, très bien. Que certains gagnent beaucoup d'argent, cela ne me pose pas de problème, tant que c'est mérité. Mais je trouve que la société française, qui est moins inégalitaire que d'autres sociétés européennes après redistribution...

**Khalid : Je vous interromps, simplement pour que, nous aussi, nous nous situions : nous-mêmes, si nous n'étions là que pour applaudir le système français, nous aurions beaucoup de raisons de le faire !**

Ce que je veux dire, c'est que la société française est très inégalitaire au départ mais, grâce aux impôts et aux prestations sociales, elle réduit ces inégalités. On pourrait aussi se demander si on ne peut pas faire en sorte que les inégalités de départ soient moins importantes... Je trouve qu'il y a une bataille sémantique, culturelle, qui a été perdue au cours des dix ou quinze dernières années, c'est celle du vocabulaire sur l'assistanat.

**Khalid : Nous allons revenir sur cette bataille sémantique. Mais juste avant cela, vous avez dit : « Les riches sont toujours plus riches. » Nos groupes ajoutent : « Les pauvres sont aussi de plus en plus pauvres. »**

Je n'en suis pas sûre, au sens où, avec les revenus minimums et les aides sociales, il y a un filet. Il faut absolument les maintenir ! Mais il y a eu, avec la crise, davantage de gens qui ont été ou sont exposés à la précarité. La question du logement, notamment en région parisienne, est cruciale, même si des efforts ont été faits. On ne peut pas se satisfaire

de voir des gens dormir dans la rue. Aux États-Unis, on se dit que c'est le résultat du système américain. En France, on voudrait se dire qu'il n'y en a pas. Mais les écarts se sont accrus... Et la société française, qui est une société globalement aisée, montre de plus en plus qu'elle est riche. À une époque, les gens qui avaient de l'argent ne l'affichaient pas trop. Aujourd'hui, il n'y a plus de complexes. Ce n'est pas seulement la tendance du « bling bling », ce sont aussi les pubs, les magasins... Les pauvres se sentent donc plus pauvres et une partie des classes moyennes exprime elle aussi un sentiment de fragilité. Elle a l'impression que, malgré son travail, ses efforts, ses contraintes, elle est « en risque ». Par ailleurs, l'une de mes inquiétudes pour l'avenir est que l'activité revienne, que le chômage baisse mais que la précarité ne diminue pas tant que cela. On le voit dans les pays qui nous entourent : quand il y a moins de chômage, il y a aussi plus de précaires.

**Khalid : L'emploi lui-même est précaire...**

Oui, ma grande crainte, c'est qu'il ne suffise plus à protéger.

### **Khalid : Un revenu universel pourrait-il être une solution ?**

Je n'y crois pas. Qu'est-ce que serait un revenu universel ? Soit c'est un revenu minimum garanti – et il y en a un en France, qui n'est pas si élevé que ça. Il ne faut donc pas le baisser. Soit, c'est de dire : l'État verse une somme à tout le monde. Mais cela signifie alors que l'entreprise pourra payer moins ses employés qui sont au Smic...

### **Khalid : Toutes les mesures dont on dit qu'elles vont résorber les inégalités ont ce type d'effets. L'allocation logement, par exemple, a entraîné une hausse des loyers...**

Non, pas toutes. L'aide personnalisée au logement (APL) a eu des effets pervers, mais elle protège. Mais le revenu universel, ce serait quoi ? 1000 euros à tout le monde ? C'est financièrement impossible, et quel sens cela aurait de me verser cette somme à moi ? Je suis favorable à des droits universels et à des mesures financières ciblées en direction des gens qui en ont besoin.

### **Khalid : Je discutais récemment du revenu universel avec une personne qui touche le RSA. Je m'attendais à ce qu'elle soit favorable à cette mesure. Au lieu de cela, elle m'a rétorqué : « Il n'y a pas d'argent dans les caisses ! Jamais je ne voterai pour quelqu'un qui soutient cette mesure. » J'aimerais avoir votre commentaire là-dessus. Par ailleurs, vous parliez toute à l'heure d'une bataille sémantique perdue... Pouvez-vous y revenir ?**

C'est même une bataille culturelle. L'idée de la solidarité est très forte dans les politiques publiques françaises : en matière de santé, de retraites, d'aides sociales, de politique familiale... Mais, à une époque, la solidarité faisait partie des valeurs inconditionnelles. Aujourd'hui, à cause de ce sentiment de

risque, de fragilité qui étreint une partie de la population et parce que certains ont voulu créer des fractures, des oppositions entre les gens, l'idée qu'il y a des assistés en France, des gens qui « profitent du système », s'est répandue largement. Pour moi, c'est une blessure. Comme ministre, et auparavant comme présidente de département, j'ai toujours été intraitable contre la fraude. Par ailleurs, je pense que le travail est une valeur très forte. C'est une dignité. Contribuer à la société, c'est important. Donc je suis sévère contre la fraude. Mais, enfin ! On dit qu'il y a des gens qui touchent des allocs et qui ne devraient pas... Il y a aussi des gens qui devraient toucher le RSA et qui ne le demandent pas !

**« L'idée qu'il y a des assistés en France, des gens qui « profitent du système », s'est répandue largement. Pour moi, c'est une blessure. »**

### **Khalid : Comment cette bataille a-t-elle été perdue ? A-t-elle, d'ailleurs, jamais été menée ?**

Pas suffisamment. Moi, je crois l'avoir menée, mais elle ne l'a pas été suffisamment. Dans un monde dominé par les idées libérales, nous n'avons pas su enrayer cette idée se-

lon laquelle chacun serait responsable de ce qui lui arrive. Je suis pour l'économie de marché. Évidemment que chacun a sa part, que tout ne nous tombe pas dessus. Mais où est la responsabilité d'être malade quand on est précaire, ou d'être au chômage quand votre entreprise ferme et licencie ? Je crois beaucoup à l'idée du pacte, du contrat. À la responsabilité des individus doit faire écho la responsabilité collective pour accompagner, former, reconverter, ne pas laisser tomber. Cela doit marcher ensemble.

### **Khalid : Vous vous doutez bien des repercussions que cette bataille perdue a sur nous... La dévalorisation de soi qu'elle entraîne... Nos groupes l'écrivent : c'est insupportable d'être soupçonné d'être as-**

**sisté parce qu'on est étranger, précaire, malade...**

Oui, se sentir dévalorisés, y compris face à soi-même... On en vient à des enjeux de dignité de la personne. La force du modèle social français était sa dimension inclusive. Je ne dis pas qu'il ne faut toucher à rien, car il y a des choses qui ne fonctionnent plus. J'ai moi-même renforcé le lien entre l'aide sociale et le travail. Mais je suis attachée à l'idée que chacun est concerné par tout le monde ; que ce n'est pas « débrouille-toi tout seul » ou « aide-toi, le Ciel t'aidera ». Non : la collectivité est là pour soutenir, pour que chacun puisse se prendre en main. Il faut accompagner les individus dans leurs projets. Certains ont besoin d'un peu d'aide, d'autres de beaucoup ou à certains moments de leur parcours. Le modèle social doit permettre de faire face aux ruptures, aux moments de fragilité dans une vie. La solidarité, ce n'est pas d'aider tout le monde tout le temps mais de donner plus de chances à tout le monde. Ce n'est pas que tout le monde devienne millionnaire, mais éviter de tomber, et donner des forces, de la confiance.

**Khalid : Qui sont les acteurs de cette solidarité ? Les associations ? Ces mêmes associations qui ont de moins en moins de moyens pour agir...**

C'est un enjeu. En matière de santé, en matière sociale... les associations ont un rôle très important. Sans elles, l'État ne peut pas

agir. Ce n'est pas uniquement une question de ressources, mais aussi de proximité, d'accompagnement, de tissu local. Elles sont des partenaires, des acteurs à part entière, incontournables.

**Clarisse : Deux derniers points en provenance de nos groupes de réflexion. D'abord, la question de l'inégal accès aux droits en raison de la complexité administrative, aggravée par la fracture numérique...**

C'est clair que le système social est trop complexe. Des mesures ont été prises. Par exemple, je suis très fière de la prime d'activité. Le taux de notoriété de ce dispositif est satisfaisant, car les démarches pour y avoir accès sont très simples. Globalement, le principe que j'avais

commencé à mettre en place est celui du « dites-le moi une fois ». Pour toute une série de démarches, vous ne fournissez qu'une seule fois les renseignements. Nous ne sommes pas arrivés au bout de cette simplification, mais il faut avancer dans cette logique-là. Par ailleurs, beaucoup de gens sont capables d'aller sur Internet, même parmi les personnes précaires. Mais tout le monde ne le peut pas, soit à cause de freins culturels, de l'âge ou de l'isolement. C'est pourquoi il est nécessaire de maintenir des lieux permettant des échanges avec des personnes. Moi-même, je trouve insupportable de tomber sur certaines plateformes téléphoniques. Il faut développer ces lieux

**“ Je crois beaucoup à l'idée du pacte, du contrat. À la responsabilité des individus doit faire écho la responsabilité collective pour accompagner, former, reconverter, ne pas laisser tomber. ”**

**“ La solidarité, ce n'est pas d'aider tout le monde tout le temps mais de donner plus de chances à tout le monde. Ce n'est pas que tout le monde devienne millionnaire, mais éviter de tomber, et donner des forces, de la confiance. ”**

– les caisses d’allocations familiales (CAF) les ont de plus en plus – où l’on se rend pour être orienté, avoir de l’information, être accompagné pour faire son dossier.

**Cyril : Mais certaines personnes ignorent leurs droits et n’entament même pas les démarches...**

C’est un débat récurrent. Il faudrait que les institutions puissent repérer les personnes qui ont des droits. Certains souhaiteraient d’ailleurs que ces droits déclenchent automatiquement des versements. Ce n’est pas si simple. Mais l’accès aux droits est un sujet. D’où l’importance des campagnes d’information. Pour la prime d’activité, cela a marché. Peut-être parce qu’elle concerne des personnes qui travaillent, donc qui sont un minimum insérées. En tout cas, il y a à trouver des manières de repérer, de communiquer, d’informer...

**Clarisse : Un mot, pour conclure, des inégalités entre femmes et hommes, qui ont été abordées par les groupes. Les femmes étant, par ailleurs, particulièrement touchées par la précarité...**

Être une femme aggrave les situations, surtout dans le monde. Quand on est précaire, être une femme est un facteur aggravant. On est davantage confrontée au travail à temps partiel, à la double journée... Quand

vous avez travaillé, vous rentrez chez vous. Vous êtes un homme, vous vous asseyez dans le canapé. Beaucoup de femmes, elles, rentrent pour faire le ménage, s’occuper des enfants, suivre les devoirs, faire les courses, préparer le repas... C’est un autre travail qui commence. Car personne ne dit : « *Je m’éclate à faire le ménage chez moi.* » Dans le couple, il n’y a, hélas, souvent pas d’égalité de ce point de vue-là.

**Clarisse : Quelles mesures préconisez-vous pour résorber ces inégalités ?**

L’égalité salariale est une priorité absolue. Il faut aussi lutter contre le travail partiel subi, se pencher sur les questions de temps et de qualité du travail. Quand les métiers sont majoritairement féminins, ils se dévalorisent plus vite et sont moins bien rémunérés. Il faut aussi qu’il y ait un soutien de tous, y compris des syndicats, où l’on trouve également des machistes... Les combats pour l’égalité entre femmes et hommes doivent être portés partout. Parce que ce qui est bon pour les femmes est bon pour toute la société. Par exemple, si on travaille sur la conciliation entre vie professionnelle et vie personnelle pour les femmes, les hommes en bénéficieront aussi. Même chose pour les conditions de travail, la santé, etc. Il faut penser en termes de progrès global. ■

**“ Les combats pour l’égalité entre femmes et hommes doivent être portés partout. Parce que ce qui est bon pour les femmes est bon pour toute la société. ”**

Parce que, pour s'exprimer, les mots ne suffisent pas toujours, cette rubrique ouvre les pages de votre revue à des œuvres plastiques – photos, tableaux, sculptures, compositions, etc. – de tous horizons. Une autre dimension.



**ROBE COLLECTIVE.** Les fils de laine de chaque femme se sont unis pour tisser une partition collective qui s'élève vers le ciel, en forme de robe-cabane ouverte, et qui s'ancre au sol par des pierres et des galets que chacune a apportés, comme une métaphore de sa participation à l'édifice, à ce projet des robes qui les racontent.

# Des robes qui les racontent

## À propos de l'exposition

Les œuvres que vous allez découvrir, des robes et des textes qui les disent, sont histoires de rencontres, de belles et fructueuses rencontres.

Celles d'un groupe de femmes migrantes qui, pour la plupart, se retrouvent et se découvrent à la MJC de Chenôve, en Bourgogne.

Sur leur parcours, elles croisent le chemin de Frédérique, plasticienne qui met son art au service de l'expression et de l'épanouissement de l'autre. Telle une fée, la plasticienne leur propose de se raconter à travers la création de robes.

*«La robe est un merveilleux prétexte pour s'exprimer en tant que femme et parler de son identité, raconter des bouts de soi sur des bouts de soie, transporter l'autre et soi-même dans la galerie toute personnelle de ses croyances, peurs, valeurs, chevaux de bataille du moment ; proposer un cabinet de curiosités pour voyager des racines aux bourgeons, en passant par les branches solides ou plus fragiles», analyse Frédérique.*

À son enthousiasme répond la créativité du groupe. Vingt robes naissent des histoires de chacune et de matériaux de récupération ressuscités.

Une exposition, deux expositions, trois, sept expositions... autant de rencontres qui vont donner l'envie d'immortaliser les œuvres. Avec Philippe, l'écrivain, elles mettent des mots sur leur robe et en tirent un livre.

C'est ce livre que nous avons rencontré à notre tour et dont nous voulons vous faire goûter un peu de la saveur. Celle d'un livre de vies qui nous dit la richesse des humanités qui composent ce monde et la force, la beauté et la richesse des êtres humains, et des femmes en particulier, quand on leur donne la parole.

Pour tout cela, merci à Zhor, Hassiba, Nasibé, Fatima E. G., Besma, Rabia, Merieme, Rahama, Brigitte, Fatima K., Radia, Wahiba, Hasna A. K., Karima, Fatima A., Samira, Malika, Leïla, Frédérique, Touria, Hasna A. pour vos robes et vos mots ; et merci à Latifa et Marcellin pour vos photos. ■



ROBE-MONDE DE ZHOR

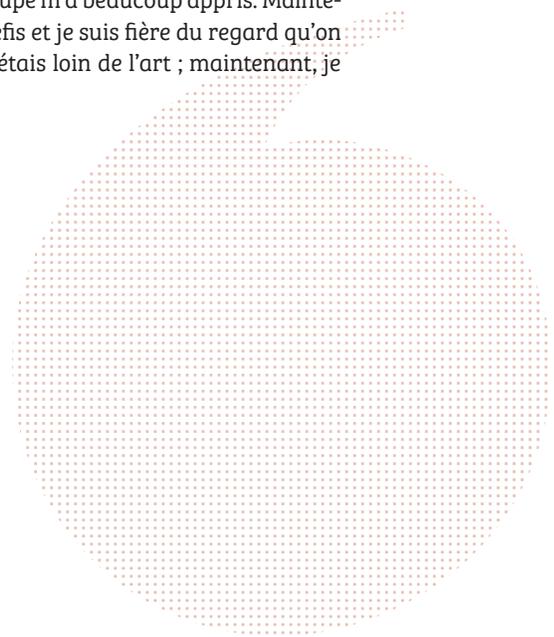
## « Ma robe est un globe pour dire la beauté »

Ma robe est comme le monde. C'est un grand jardin. Elle est faite de terre et d'eau. Ma robe est une planète où vivent des hommes et des femmes. C'est leur village, là où fleurissent et s'épanouissent les mille facettes qui font leur bonheur.

Un grand village riche de leur diversité où chacun partage des cultures différentes.

Ma robe est un globe pour dire la beauté du monde et célébrer son infinie richesse.

Cette expérience avec le groupe m'a beaucoup appris. Maintenant, j'ose me lancer des défis et je suis fière du regard qu'on pose sur ma robe. Avant, j'étais loin de l'art ; maintenant, je prends mon temps. ■





© LATIFA MESSAOUDI

ROBE-MUSIQUE DE HASSIBA

## « Ma robe chante et danse »

Ma robe est musique. Écoutez-là !

C'est la partition heureuse de ma vie. J'y ai mis des notes de toutes les couleurs, celles du bonheur pour dire les jours de joie et celles parfois plus sombres et sourdes de mes peurs.

J'aime et je vis avec la musique, elle me libère et me comble. À travers elle, coule en moi une force d'expression positive. Ma robe chante et danse. Elle dit le rythme de la vie et se fait complice de mes secrets, de mes mystères...

La musique nous rassemble, nous entraîne et nous rapproche. Je ne conçois pas la vie sans elle. C'est elle qui nous met en harmonie avec le monde. Chacune de nos émotions y trouve son expression. Elle est partage, elle est mon Tout. ■



© LATIFA MESSAOUDI

DAME NATURE SOUILLÉE DE NASIBÉ

## « Ma robe est un message »

Ma robe est un cri de révolte contre les déchets qui nous envahissent. C'est une robe-déchets, lourde de tout ce que notre société produit d'emballages inutiles. C'est une robe avertissement. Elle crie : « *Regardez ce que nous faisons de notre planète!* »

J'aime tellement la nature ! Elle nous donne tout !

C'est une robe militante. Elle rejoint tous ceux qui se battent contre la pollution. Elle montre notre ingratitude envers la Terre qui nous nourrit et que nous salissons. Je voudrais qu'elle dise en grand qu'on doit arrêter de l'exploiter et de la maltraiter. Chacun de nous doit en prendre conscience pour que les forêts, les rivières, les mers et les océans retrouvent leur pureté. Ma robe est un message. Elle dit ma honte devant ce manque de respect envers notre terre nourricière. Elle appelle chacun à se mobiliser.

Ma robe est à l'image de notre planète, lourde, trop lourde de notre inconscience fatale.

Alors, pour Dame Nature, une robe en papier cousu, recouverte de véritables déchets collectés sur le plateau de Chenôve! ■



ROBE-ESPOIR DE FATIMA

## « Ma robe nous dit qu'il n'est jamais trop tard »

Ma robe, j'ai voulu qu'elle exprime l'espoir. C'est pour moi le plus beau des sentiments, une des plus belles qualités. L'espoir, c'est la vie. C'est lui qui nous fait avancer. C'est lui qui nous fait rêver. Il nous ouvre l'avenir et nous permet d'atteindre nos objectifs.

C'est lui la clef de la réussite. C'est ce que j'ai voulu montrer en disposant toutes ces clefs sur ma robe. Chacune d'elles représente un rêve à réaliser, un but auquel il faut croire, une ambition qui nous motive.

Ma robe nous dit qu'il n'est jamais trop tard et qu'il faut toujours aller de l'avant. Espérer, croire en soi et en son destin.

Je l'ai faite avec amour et j'en ai beaucoup reçu, tout au long de sa création avec le collectif. Elle dit l'espoir et, aujourd'hui, je sais qu'elle m'a ouvert des portes et convaincue que mes rêves pouvaient se réaliser. ■



© LATIFA MESSAOUDI

ROBE-FREEDOM DE BESMA

## « Ma robe est une lutte, un cri ! »

Ma robe, c'est la robe-*Freedom*. Elle chante la liberté réelle. C'est une robe de combat, celui de toutes les femmes du monde. Elle parle pour elles. Pour les femmes lointaines et pour celles parfois si proches. Pour les femmes de Tunisie, pour toutes celles qui doivent se lever, se rassembler, résister.

Ma robe est une lutte, un cri : « *Freedom!* » C'est le mien. Il s'adresse autant aux hommes qu'aux femmes. À égalité !

Par les miroirs, je voulais renvoyer l'image de la femme brillante, éclatante et coquette. Et, en même temps, traduire avec cette mosaïque de verres coupés l'idée que cette femme pouvait aussi être cassée, fragmentée...

Cette femme, comme ces milliers de papillons, est prête à s'épanouir, à s'envoler. « *Freedom!* » Des petits doigts de fillettes et de femmes de tous âges sont apparus les papillons ; elles m'ont aidée à leur donner des ailes et à leur promettre de nouveaux horizons. ■



ROBE-RANDONNÉE DE RABIA

## « Ma robe sautille comme une gazelle »

Ma robe est un chemin de randonnée. On y respire le plein air et le parfum des fleurs des champs. Ma robe galope et sautille comme une gazelle. Elle aime la fraîcheur du vent et de la pluie, la pureté des sources et la simplicité des abris de fortune. Elle fait son chemin, comme moi, toujours prête à rire, à bavarder, à partager avec ses compagnes de randonnée.

Ma robe est légère, c'est ce qui fait sa force et m'apporte la paix.

Au début, je ne savais pas où elle allait m'emmener.

Maintenant, je sais où la retrouver : là, en belle compagnie avec ses sœurs, prête à partager tout ce qui fait la vie et nous aide à avancer. Chacune chuchote sa vérité : tu cherches... tu trouves...

Avant, je ne connaissais pas Marcel Lupin, maintenant je le connais et ça fait du bien! ■

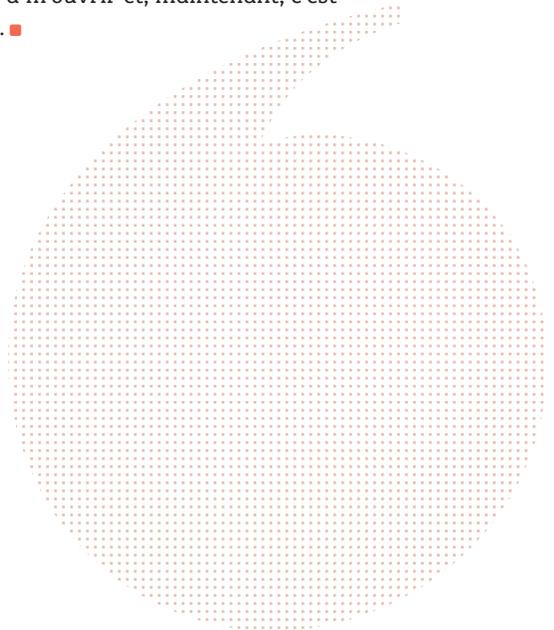


ROBE-BOUTONS DE MERIEME

## « Ma robe est un feu d'artifice, généreux »

Ma robe est comme le ciel. Des milliers d'étoiles y brillent et chacune d'elles est une invitation à la découvrir. Constellée de boutons, elle célèbre l'ouverture du cœur et de l'esprit. De toutes les tailles, de toutes les couleurs, venu d'ici et d'ailleurs, offert ou rencontré par hasard, chaque bouton nous rappelle qu'on ne peut pas vivre repliée sur soi-même, qu'il faut s'ouvrir et partager ce que l'on est.

Ma robe est un feu d'artifices, généreux, plein de surprises et de merveilles à découvrir. Derrière le plus petit des boutons, il y a un sentiment, une émotion ou un mot qui ne demande qu'à être révélé. J'ai appris à m'ouvrir et, maintenant, c'est ma robe qui parle pour moi. ■





ROBE-LUMIÈRE DE RAHAMA

## « Ma robe est un signal dans la nuit »

De ma robe, jaillit la lumière. Celle qui éclaire le monde et nous donne la vie. Celle qui resplendit en chaque femme et lutte contre les forces obscures. Ma robe est à l'image de mon combat. Elle dit la vie, la naissance, l'espoir.

Elle est comme moi parce que j'ai absolument tenu à la modeler sur mon corps. Pour qu'elle me ressemble, soit à ma taille et porte en elle mes vraies valeurs.

J'ai voulu qu'elle brille pour tous ceux qui n'osent pas sortir des ténèbres où le monde les enferme. J'ai voulu faire de ma robe un signal pour ceux qui sont dans la nuit, derrière le rideau des oppresseurs et désespèrent parfois de voir le jour où l'Humanité vivra en paix.

Nous avons tous une petite lumière qui nous guide et nous fait avancer. Il nous faut l'entretenir pour la garder allumée et, aujourd'hui, unir leurs reflets pour donner à voir l'éclat du vivre-ensemble.

À chacune des femmes du collectif et à ceux qui ont œuvré dans l'ombre, je tiens à dire que leur aide m'a été précieuse. Cette lumière est aussi la leur. ■



LE CORPS EN MOTS DE BRIGITTE

## « Ma robe m'a légitimée »

Ma robe buste, je voulais qu'elle soit comme moi, généreuse. Et qu'elle me ressemble. J'ai voulu modeler le buste sur mon corps pour qu'il soit vraiment à mon image. J'ai découpé partout des mots profonds, des mots simples et des messages qui disent ce qui compte pour moi : les autres.

Ma robe exprime tout ce que je voudrais qu'on entende de moi.

Avec Frédérique et toutes les femmes du collectif, j'ai découvert que je pouvais être écoutée, reconnue et appréciée telle que je suis. J'ai pris confiance. Ma robe m'a légitimée.

Avec les mots des autres qui l'enveloppent, elle dit le Je par le Nous.

Elle protège des maux par les mots.

Lisez-moi! ■



ÉROS DE FATIMA

## « Sensuelle et passionnée comme moi »

Ma robe célèbre la sensualité. Celle de la femme libre, affirmée. Une femme qui ne craint pas d'exprimer ce qu'elle est sans souffrir de contraintes ou d'interdits. Libre d'exister dans son corps avec tout son être et par tous ses sens.

J'ai voulu associer la sensualité à la liberté car, pour moi, chaque femme est libre de la montrer ou de la préserver. Et c'est une qualité importante chez une femme, une qualité qu'elle doit assumer car elle fait partie de sa merveilleuse personnalité.

Sensuelle, libre et passionnée. Ma robe, c'est moi. Elle dit de moi que je souris avec passion, que je pleure avec passion mais surtout que j'aime avec passion.

Elle m'a permis de découvrir en moi des capacités inconnues et montré qu'avec passion, on peut aller au bout de ses rêves, se faire entendre et apprécier telle qu'on est, reconnue.

Avant, je croyais que mon opinion ne comptait pas ; maintenant, je sais que tout le monde peut m'écouter.

Avant, j'étais Fatima ; maintenant, je sais que je suis une princesse! ■



© LAÏTA MESSAOUD

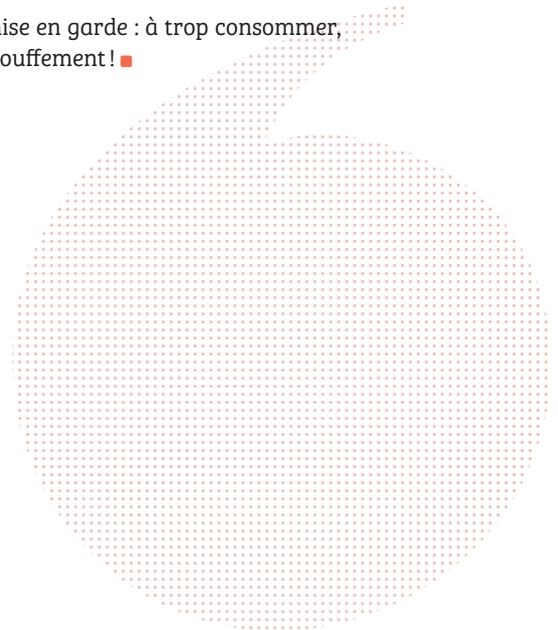
ROBE-BONBONS DE RADIA

## « Ma robe est séduction et mise en garde »

Ma robe est sucré, ma robe est saveur et plaisir. Elle attire les gourmands et nous incite à nous faire plaisir. C'est une robe tentation, une robe promesse, une robe douceur. Attention, elle peut aussi être fatale.

Ses friandises sont à l'image de ce qui nous entoure, elles nous invitent à succomber et à perdre la raison. Leurs parfums nous enivrent et leurs petites boules de sucre valent bien les bijoux précieux des vitrines de luxe. Pas besoin de publicités tapageuses, ni de boutiques somptueuses pour elles. Elles sont à notre portée et notre gourmandise ne connaît pas de limites.

Ma robe est séduction et mise en garde : à trop consommer, nous sommes menacés d'étouffement ! ■





© LATIFA MESSAOUDI

ROBE-CONSOMMATION DE WAHIBA ET HASNA

## « Notre robe hurle et gronde comme un tambour »

Notre robe est lourde, remplie comme un Caddie et accablée de déchets. Elle porte le poids du quotidien qui, sans cesse, vide notre compte et jamais nous satisfait vraiment. C'est une robe qui dénonce la société dans laquelle on vit et qui nous pousse à toujours consommer.

Des milliers de petites factures finissent par nous représenter et dire qui nous sommes. Dans les périodes difficiles, elle n'est chargée que de l'essentiel. Parfois, un peu de superflu récompense la peine qu'on s'est donnée mais n'efface pas la sueur imprégnée sur les billets si vite dépensés.

Consommer, jeter, jouir un peu et recommencer, c'est la vie !  
Ma robe est le fruit d'une belle complicité avec Hasna qui connaît comme moi les difficultés d'une vie à réinventer. Nous y avons semé quelques fleurs sur son buste. Elles disent que, même quand la ceinture est serrée, il ne faut pas oublier notre féminité, notre fantaisie, notre coquetterie...

Notre robe veut dire : « *Stop!* » Elle hurle et gronde comme un roulement de tambour. Consommer, consommer, toujours et encore consommer ! Ne voyons-nous pas les rats qui grouillent dans les déchets et les mouches qui s'abattent sur nous ? Je dis « *Stop!* » avant qu'une ultime relance ne vienne tous nous anéantir et détruire la beauté du jardin où, sans argent, nous sommes nés !

La consommation nous trompe.

C'est un miroir aux alouettes. Consommer pourrait nous donner l'illusion de nous élever, mais les seules ailes qui nous poussent dans le dos, loin d'être en plumes, sont en plastique et en forme de sacs poubelles. Elles ne font malheureusement que nous coller au sol! ■



ROBE-MATERNITÉ DE KARIMA

## « Ma robe m'a enfantée »

Ma robe me représente. Elle célèbre la maternité. C'est pour moi le plus beau moment de la vie d'une femme, avant, pendant et après la grossesse. J'ai cinq enfants. Ma robe a les formes d'une femme enceinte. Elle s'appuie sur un tronc d'arbre, symbole à mes yeux de la vie, de la force et de la sagesse. Il s'épanouit pour donner ses fruits, vit, meurt et renaît. Il est protection, confiance, bonté et célèbre la mère nourricière.

J'ai dû consacrer beaucoup de temps à sa réalisation et mettre un peu mes enfants de côté pour y parvenir. Heureusement, il faut être deux pour donner la vie et, avec la complicité du groupe, j'ai trouvé la confiance qu'il me fallait.

Maintenant, je sais être capable de créer et d'inventer de belles choses. Ma robe m'a enfantée et, comme moi, elle a du cœur. ■



EXPRESSION ÉCRITE DE FATIMA

## « Ma robe a le goût des mots »

Ma robe est faite de mots, de feuilles et de papier. Elle les reçoit, les enveloppe et les relie. J'aime les mots, les livres et les cahiers qui les recueillent. Ce sont des trésors qui témoignent de la vie. Je les affectionne et aime les offrir autour de moi.

Ma robe a le goût des mots, c'est un manuscrit qui reçoit la vie. Écrits à plusieurs mains de femmes, ces mots y sont semés et cultivés pour en extraire une saveur unique, celle de ce voyage en création avec Frédérique et les femmes du collectif. Ils voyagent jusqu'à nous, depuis nous.

Ma robe a un parfum de musc, d'ambre et de jasmin. Les notes cristallines d'une harpe en tournent délicatement les pages tandis qu'infusent les dires et les pensées, tout prêts à s'épanouir et à se répandre, sincères et appliqués. ■



ROBE AMOUR DE SAMIRA

## « C'est une robe-mère »

Ma robe, c'est la robe Amour. On y entend le bruit des vagues et le son des violons. On y respire les parfums du jasmin et des orangers. Elle marie deux amours. Elle protège de la pluie et réchauffe quand il neige. Elle sait aussi sécher les larmes, réconcilier, soigner, apaiser... Et montrer qui je suis. C'est une robe-mère.

Lorsque j'ai vu les robes qui commençaient à naître, j'ai eu une forte envie de faire ma propre robe. C'est comme si mon cœur voulait me délivrer quelque chose, m'expliquer ou me faire comprendre d'où venait ce mal-être, cette nostalgie, cette mélancolie et cette colère qui parfois me submergent. Ma mémoire s'est mise à chercher dans mes souvenirs d'enfance ce que j'avais moi-même emprisonné.

En faisant cette robe, j'ai compris que ce déracinement douloureux me permettait de mieux fleurir ailleurs et de pousser dans un autre champ, parmi les papillons.

J'ai voulu mettre en avant l'amour que je ressens pour la France et l'Algérie, ces deux pays qui se sont tant aimés puis tant déchirés. J'ai voulu les réunir pour leur rappeler mon amour et l'amour qu'ils ont vécu.

Dire qu'aujourd'hui, je suis le fruit de cet amour passionnel, fusionnel...

Chez moi, c'est où ?  
Ici, ou sur l'autre rive ?  
C'est là où poussent les coquelicots. ■



DU CÔTÉ DU JARDIN DE LEÏLA ET MALIKA

## « Notre robe est une bouffée d'oxygène »

Notre robe est un bouquet de fleurs qui invite au bonheur. Ses couleurs nous réchauffent le cœur et chassent la morosité qui nous aveugle trop souvent. Je n'ai qu'un message à transmettre, à travers elle : « *Ouvrons les yeux!* »

Nous vivons dans un arc-en-ciel qui s'ignore : la beauté du monde qui nous entoure est faite pour être célébrée. Tous les jours, je l'admire avec de grands yeux d'enfant.

J'aime la pureté des sources et la diversité des jardins. Une fleur qui s'ouvre au petit matin, le parfum d'une rose d'Arabie, les couleurs d'un bouquet de tulipes me procurent plus de bonheur que le brouhaha de ma vie quotidienne.

Notre robe est une bouffée d'oxygène. J'ai voulu qu'elle soit sensuelle et qu'elle dise que la vie est belle! ■



HUILE ET MOTS DE FRÉDÉRIQUE

## « Elle est cousue comme un grand merci »

Ma robe fait danser les mots et les couleurs. On la porte à même la peau pour mieux sentir leurs rythmes et accompagner leurs mouvements. Elle est faite de coups de pinceau et de mots cousus sur le papier. Elle habille de couleurs et se joue des usages.

Oui, ma robe est en papier et, si j'ai mis de la lumière dans ses coutures, c'est pour qu'on la regarde sous un nouveau jour. Pour que, sous son visage rieur et malicieux, elle invite à tous les détournements, autorise à faire autrement, à s'étonner, à rire et par-dessus tout à créer...

Elle est cousue comme un grand merci, côté face et côté pile.

*Précautions d'usage : laver séparément. Coulisser avec précaution la fermeture à glissière pour ne pas y coincer de mots issus du Précis de l'histoire universelle de 1823. Ne pas porter pour danser le jerk. Peut éventuellement servir d'abat-jour... ■*



ROBE D'UN JOUR DE TOURIA

## « Une robe sans tache, comme au premier jour »

Ma robe, c'est une robe de deuxième vie. Une robe de mariage. Celle que l'on porte en ce jour exceptionnel, en ce jour tellement important et si éphémère. Ce jour où la vie bascule dans un nouveau cycle et entame une re-naissance, avec l'espoir de trouver une nouvelle pureté.

Ma robe est faite d'éléments de récup', réutilisés pour qu'ils ne viennent pas souiller inutilement notre environnement.

Recyclés. Purifiés. Prêts pour un nouveau départ. Une robe blanche, sans taches, pure et innocente comme au premier jour. Mais elle n'oublie pas le passé et tout ce dont je suis faite.

Grâce à elle, j'ai appris à exprimer ma créativité et, maintenant, je sais que je suis capable d'aller encore plus loin. C'est ce qui me permet d'évoluer dans mon travail avec plus d'assurance.

Avant cette aventure avec notre collectif, je croyais n'être qu'un petit moi ; maintenant, un grand Moi s'est révélé! ■



ROBE-MESSAGES DE HASNA

## « Je l'ai drapée de rouge, couleur de l'amour »

Ma robe est un livre d'or. Chacun peut y déposer un message. Elle est faite pour les recevoir. Elle les accepte tous. Chacun me touche et m'emplit d'émotions.

Au début, quand elle était nue, je l'ai drapée de rouge, la couleur de l'amour, et j'ai commencé petit à petit, patiemment, à la couvrir d'enveloppes blanches prêtes à accueillir ce qu'on voudrait bien leur donner. Elles débordent maintenant de messages adressés à nous toutes, les femmes du collectif, pleins d'encouragement, de félicitations et de remerciements.

On a toutes un message à porter. Cette robe est faite pour les recueillir. N'hésitez pas à lui faire les poches ! Vous y découvrirez les trésors et les petits mots doux qu'on lui a confiés...

Pour accessoire, j'ai donné à ma robe un grand sac à main de papier imprimé. À l'intérieur, y est glissé le plus précieux des messages. Celui qui fait fondre mon cœur. ■

Comment naît une action collective ? Y a-t-il des règles et des méthodes pour susciter la participation de tous ? Dans ces pages, les porteurs d'action décortiquent leur « façon de faire » et témoignent des succès et difficultés rencontrés. Pour mieux partager.

Beni

**42 ans**

12 mai 2013  
rue Audibert  
Lyon 8<sup>e</sup>

# Inhumations humaines

PAR CYRIL BREDÈCHE ET JACQUES DUFFAUT

C'est l'histoire d'une mobilisation de personnes vivant à la rue qui dure depuis plus de vingt ans. Une mobilisation pour le droit de mourir dignement. À Rennes, le collectif « Dignité cimetière » permet à ceux qui meurent à la rue d'avoir une inhumation « comme tout le monde » et s'attache à perpétuer le souvenir de ceux que la société voudrait trop vite oublier.

**D**ébut mars, par une journée humide et froide, nous arrivons au 6, rue de l'Hôtel-Dieu, à Rennes. À cette adresse, un ensemble de quatre bâtiments couverts d'ardoise dessine une cour rectangulaire. « Ces locaux appartiennent au diocèse », nous explique Jean-Claude en nous ouvrant la porte du bâtiment de gauche. « Ils vont très prochainement faire l'objet d'une réhabilitation. » Amicalement, il nous invite à entrer, avec la même voix sereine entendue au téléphone, quelques jours plus tôt.

Dans une grande pièce, et autour d'une grande table, six autres hommes nous attendent. Jean-Claude et Henri, tous deux à la retraite, sont bénévoles pour animer le collectif « Dignité cimetière ». Les cinq autres hommes ont connu la vie à la rue. Jean-Claude leur a demandé de venir nous rencontrer. Nous saluons Raymond, Jean-Noël dit « Nono », René dit « Rénato », et un autre Henri, *alias* « Bozo », qui dit : « Dans la rue, on se connaît et on s'appelle tous par nos surnoms. »

Jean-Claude a préparé du café qu'il verse dans les tasses pendant que Raymond et Jean-Noël se remémorent les débuts du collectif. « C'était dans les années 1988-1989. Cette année-là, Jean-Marie, un gars qui vivait au foyer Saint-Benoît-Labre [un genre de centre d'hébergement et de réinsertion sociale ou CHRS], était hors de lui. On venait de retrouver son copain Daniel, mort, dans une cave. Il était allé reconnaître le corps à la morgue. Quand il est revenu, il criait : "Ils vont l'enterrer avec ses affaires toutes pourries !" Les autres gars de la rue, à leur tour, se sont mis en colère. »

## Regroupement spontané

Spontanément, celles et ceux qui vivaient dans la rue se sont regroupés. Ils voulaient donner à leurs morts une toilette mortuaire, des obsèques religieuses, une sépulture digne et individuelle. Pendant dix ans, le groupe reste informel. En 1998, il se constitue en collectif. « On a rapidement obtenu l'appui de la confédération "Consommation, logement et cadre de vie" (CLCV), dit Jean-

Noël. Puis, on a passé un accord de collaboration avec la mairie et les pompes funèbres de Rennes. C'est ce qu'on appelle le service Solidarité. » Ce service prend en charge les frais liés à l'enterrement. La municipalité de Rennes s'est montrée semble-t-il exemplaire en accédant aux demandes du collectif puisque plusieurs villes d'Ille-et-Vilaine s'apprêtent à agir comme Rennes, sur ce sujet.

« Le collectif est né parce que nous nous sommes mobilisés pour dire qu'on voulait être enterrés dignement, explique Patrick. Aujourd'hui, nous sommes entre 35 et 40 membres et autant de personnes amies du collectif. Nous avons entre 70 et 80 soutiens. »

À l'annonce du décès d'une personne à la rue, ces soutiens se mobilisent. Certains se chargent de préparer les obsèques. D'autres contactent les pompes funèbres, d'autres encore ouvrent une enquête pour obtenir des informations de la famille, d'amis, de voisins s'il y en a, afin de connaître son parcours.

« Quand on a recueilli les renseignements, dit Raymond, on se concerte pour personnaliser les obsèques. S'il jouait d'un instrument, l'instrument sert de symbole pour lui rendre hommage. » « On lui rend hommage en musique, fait remarquer Jean-Noël. Souvent du rock. » « Hommage » est le mot qui revient le plus souvent. Henri parle d'hommage religieux : « Il peut être pluriconfessionnel. »

« Nous sommes des êtres de relation. Il n'est pas humain de partir tout seul. »

### Vingt ans officiels

« Le service Solidarité s'occupe aussi de la crémation, indique Jean-Claude. Pour être crématisé, il faut la volonté écrite du défunt. » On s'étonne du terme « crématisé ». Ne dit-on pas plutôt « incinéré » ? « Non, non, répond Jean-Claude. On incinère les papiers ou les ordures mais on crématisé les êtres humains. Après la crémation, nous ne dispersons pas les cendres. Nous voulons qu'il y ait un lieu où les proches puissent venir se recueillir. »

Le 14 avril, le collectif fête ses vingt ans officiels. Avec une cérémonie où on énonce à haute voix le nom des morts. Une œuvre éphémère est prévue, gigantesque mandala fait de végétaux et de fleurs.

Pour l'instant, le ciel est de plus en plus bas, une bruite glaciale rend inhospitalier le cimetière de l'Est, un des trois cimetières de Rennes, où nous nous rendons en bus. Le groupe que nous formons est seul à emprunter les allées de gravier. Lentement, il se divise, bifurque au gré des tombes, s'arrête devant l'une, redresse la croix d'une autre. Henri fait remarquer que les dernières sépultures sont recouvertes d'une dalle de granit, autre demande à laquelle a accédé la municipalité.

## Des relais pour fleurir les tombes

L'été, les équipes du collectif se relaient pour fleurir les tombes. Une fois par semaine, elles se rendent dans le jardin prêté par la mairie où le collectif fait pousser des dahlias. Raymond en est le responsable. *« C'est une petite entreprise horticole, dit-il. Les dahlias fleurissent de juin à septembre. Nous fleurissons cent cinquante tombes durant tout l'été. »* Coupée au niveau du pédoncule, la tête de dahlia est placée sur la partie plate d'une coquille Saint-Jacques, puis posée sur la tombe.

Ensemble, nous faisons un arrêt devant la pierre tombale de « Padre », mort en 2005, et dont tous se souviennent. *« Nous avons fait une collecte. Nous avons récolté 120 euros. Nous lui avons sculpté cette croix celtique. »* Jean-Claude fait remarquer que cela fait treize ans qu'il est enterré ici. La mairie est en droit, au bout de dix ans, de reprendre la concession, de réutiliser la dalle de granit et de transférer les restes dans la sépulture commune.

## Capables

Cette sépulture commune est au bout du cimetière, contre le mur d'enceinte, au nord. Recouverte d'un dallage de carrés bicolores semblable à un échiquier, elle est surmontée d'une fleur en fer forgé de 4,5 mètres de hauteur. Des arbustes et des plantes vivaces ornent l'endroit. Des galets polis sur lesquels sont gravés des prénoms, des noms et des dates sont disposés à même le sol qui entoure l'échiquier. La paysagiste Anne Nazart a marié plantes et minéraux pour recréer ici la sérénité des jardins japonais.

La fleur en fer alimente les conversations. Elle a été forgée par l'artisan Philippe Le Ray, et tous les membres du collectif ont participé à sa réalisation. *« C'était en 2006, se souviennent-ils. Nous avons bâti une charbonnière pour alimenter le feu pendant deux semaines. Le temps nécessaire pour forger la sculpture. Nous étions une soixantaine à travailler à tour de rôle par équipe de trois. »*

*« Nous, les précaires, on a pu montrer qu'on était capable de faire quelque chose »,* dit Patrick, frère. Jean-Claude fait le bilan des deux dernières années : *« On a accompagné 27 personnes en 2016. Et 47, en 2017. »* Après plusieurs minutes de silence, il ajoute : *« Nous sommes des êtres de relation. Il n'est pas humain de partir tout seul. »* ■

Quelques pages pour aller à la rencontre d'une personne touchée par la précarité et qui partage avec ses mots ou ceux d'un(e) autre le récit de sa vie.



### À propos de l'auteur

Les lecteurs les plus fidèles de L'Apostrophe connaissent bien Christophe Lamarre, alias « Tof », pour avoir lu ses poésies et ses chansons dès le deuxième numéro de la revue (pages 44-45). Homme d'écriture, riche de son expérience de la galère, ses mots vont à la rencontre de l'autre pour témoigner de son humanité partagée.

## Une « guerrière »

PAR TOF (ET CLARISSE)

**B**out de femme au caractère bien trempé et « grande gueule » assumée, Andrea occupe ses matinées au « Pain partagé », une structure qui accueille les plus démunis, à Paris, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Elle s'y active, malgré ses difficultés à se déplacer. C'est en pleine séance de pelage d'oignons pour une soupe collective que nous avons fait, Clarisse et moi, sa connaissance. Elle ne manqua pas, dès notre premier échange verbal, de demander des nouvelles de ma santé alors qu'elle ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Mais elle avait eu vent de mes petits soucis par le biais d'autres personnes qui prennent bien soin des uns et des autres... Outre cette attention à l'autre, nous avons découvert la force qui anime Andrea, forgée au gré d'un parcours semé d'épreuves mais aussi de rencontres et d'espoir.

Comment peut-on gravir les échelons de la vie quand on la commence tout en bas de l'échelle ? Quand, dès les premières heures, on se retrouve emmitoufflé dans de simples langes, abandonnée au pied d'un hôpital lambda, avec pour seul passeport une somme d'argent et un piètre mot indiquant qu'aucune recherche ne doit être ordonnée, de sorte que la petite fille que l'on est, jetée en pâture dans ce monde imbécile, ne puisse jamais découvrir

la forme génétique de sa naissance ?

Andrea, 75 printemps, peut en témoigner. C'est dans la grande salle du « Pain partagé » – refuge de la paroisse Notre-Dame de Clignancourt, dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, où sont servis des repas chauds pour une centaine de personnes en précarité ou isolées – que nous avons rencontré cette âme combattante. « Ça a très mal commencé, je suis pratiquement née dans la rue », entame, sans détours, celle qui se prête à l'exercice du récit avec un plaisir non dissimulé.

Abandonnée par une mère qui – mais on ne le saura jamais – n'a sûrement pas eu les moyens d'assurer le quotidien d'une descendance voulue ou non, Andrea voit le jour en mars 1943 sur les marches un peu froides de l'hôpital parisien Saint-Vincent-de-Paul. Ce jour-là, la chance – ou la Providence – amène un certain André à s'intéresser aux pleurs, ou plutôt aux « miaulements » – comme la septuagénaire le raconte avec force détails –, provenant de cet endroit sordide où elle vient d'être déposée. L'homme de passage la cueille et la porte immédiatement à l'intérieur de cet hôpital divin, pour qu'elle y bénéficie des premiers soins et d'une « seconde naissance » décente. Il ne laisse derrière son geste salvateur que son prénom et son nom. C'est en souvenir de lui qu'Andrea, d'abord prénommée Nadette, choisira par la suite son prénom définitif.

Dans cette pouponnière, la petite fille fait ses premiers pas et, à l'âge de 14 mois, la connaissance d'un deuxième homme, celui qui deviendra par la suite son « père nourricier » comme elle l'appellera – sans grande chaleur – tout au long de notre rencontre. « *On m'a raconté que je me suis accrochée à la jambe de cet homme en criant : "Papa !"* », relate-t-elle.

Dès lors, une autre vie prend sens, ou plutôt non-sens, puisque, rejoignant sa famille d'accueil installée dans un village de l'Indre où tout le monde se connaît, la Nadette d'alors est sujette aux railleries et insultes de ses petits camarades qui ne manquent pas de la traiter de « bâtarde » et de « petit chien ». Ces sobriquets visent le collier numéroté qu'elle porte autour du cou et qui l'identifie comme une enfant de l'assistance publique. À l'âge de 8 ans, première révolte. « *Je ne suis pas un chien !* », crie Andrea, arrachant le collier pour le jeter dans le Cher. « *Ça forge un caractère, quelque part* », commente-t-elle aujourd'hui.

De pleurs en souffrances, Andrea réussit à s'affirmer, malgré les nombreuses mises à l'écart dont elle est victime, jusqu'à se faire punir, à l'école, à coups de règle en fer sur la tête parce qu'elle n'est pas comme tout le monde. Vif et cruel souvenir qui l'ébranle encore aujourd'hui. Heureusement, la jeune fille se plaît en compagnie des gens du voyage qui vivent encore, à cette époque, dans des roulottes tractées par des chevaux. « *Ils m'ont en quelque sorte adoptée* », dit-elle. Cette communauté fait écho à son besoin d'évasion, à son envie de rejoindre un autre horizon, un ailleurs où elle ne serait plus ni soumise, ni prise à parti, ni la « bête noire » de ses compagnons de classe ; un ailleurs où elle ne porterait plus des vêtements estampillés « assistance publique ». Qui, en effet, peut se

contenter de ce colis biannuel envoyé comme unique présent, à défaut d'un arbre de Noël gravé de marques d'amour ? Andrea, elle, en sort plus forte, plus grande, plus... guerrière !

À 17 ans et demi, elle décide de se marier « *sur un coup de tête* », pour fuir autant cette assistance publique stigmatisante que sa famille nourricière. De cette union naissent trois filles et deux garçons. Sur sa vie conjugale et familiale, Andrea ne s'épanche pas, enchaînant avec l'étape suivante : son arrivée à Paris en 1973, après la rupture avec son mari. C'est là qu'elle va définitivement voler de ses propres ailes, ne laissant pas ses enfants à l'abandon mais chez une très proche amie. Elle a 30 ans...

“ **La Nadette d'alors est sujette aux railleries et insultes de ses petits camarades qui ne manquent pas de la traiter de « bâtarde » et de « petit chien ».** ”

De petits boulots en petits boulots (ménage pour le compte d'une gardienne d'immeuble, vente de fleurs à la sauvette, de bonbons aux côtés d'une foraine), sa vie prend un intérêt soudain avec la rencontre fortuite du directeur des Nouvelles messageries de la presse parisienne (NMPP), qui

cherche à recruter. Pendant plus de dix ans, Andrea exerce alors comme vendeuse de journaux dans un kiosque, à deux pas du très chic parc Monceau. C'est depuis ce poste d'observation privilégié qu'elle fera la rencontre de « vedettes » telles que Coluche, Thierry Le Luron ou encore Enrico Macias chez qui, nous confie-t-elle l'œil plein de malice, elle dînera même un soir. D'autres rencontres inattendues – ainsi que son franc-parler – lui ouvriront des portes, qu'elle franchira sans hésiter. Grâce à sa « *tronche de cinéma* », elle fera de la figuration dans plusieurs films. Elle posera également pour des peintres et sculpteurs en quête, non pas d'un modèle, mais plutôt d'une belle âme vivante...

Malheureusement, les rencontres ne portant pas forcément toutes des fruits réussis, la solitude se fait sentir. C'est avec un sale bonhomme qu'Andrea passe du temps, jusqu'au jour où, lassée de voir ce compagnon accro à tout ce qu'il ne faut pas et se montrant violent jusqu'à vouloir la mettre sur le trottoir, elle fuit.

Elle se retrouve alors à la rue pendant quatre longues années, confrontée à tout ce que l'extérieur peut présenter de destructeur pour une personne qui, rappelez-vous, a mal commencé son arrivée sur Terre. Alors qu'elle aborde ce triste épisode de son existence, Andrea se fait moins volubile. Son timbre s'éteint lentement...

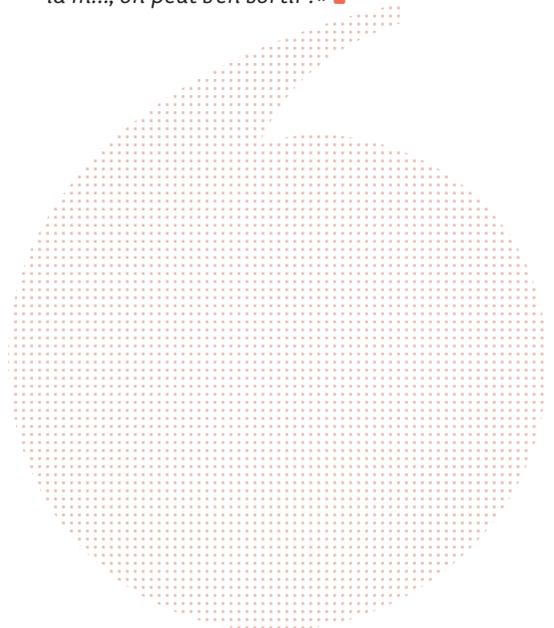
Et puis, comme les rencontres ont – malgré tout – souvent un sens, c'est à « Mamie » – la concierge d'immeuble à laquelle Andrea donne des coups de mains depuis des années – que la belle guerrière se confie finalement, lui avouant sa vie de bohème depuis quatre ans, alors même qu'elle l'avait tue à ses propres en-

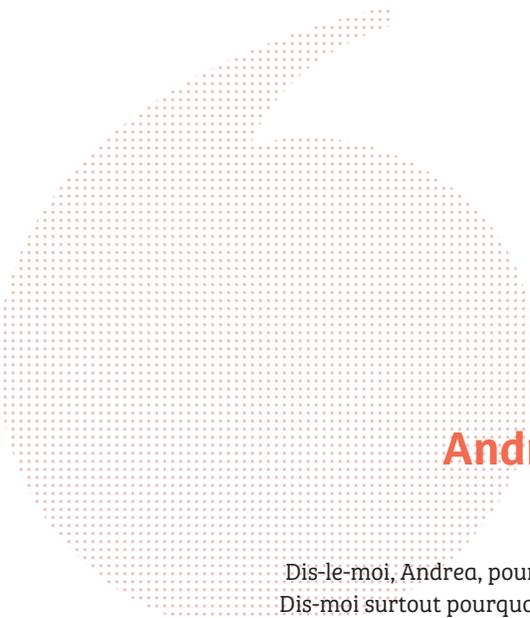
fants. *« Dans toute carapace, il y a une faille. Mamie avait su la trouver »*, explique joliment Andrea. Dès lors, une minuscule chambre de bonne – *« mon nid »* – lui est proposée, en échange de ces travaux accomplis bénévolement. Andrea reprend pied dans l'existence et goût à la vie.

**« La guerrière »  
devenue solidaire  
aide tous ceux qui en  
valent la peine  
et essaie d'inculquer,  
à quiconque  
osera venir à elle,  
le respect et la  
franchise. »**

C'est depuis ce temps-là que « la guerrière » devenue solidaire – et qui, au passage, nous apprend qu'elle affectionne la musique africaine, les romans qui finissent bien, les mots casés et les grosses cylindrées – aide tous ceux qui en valent la peine et essaie d'inculquer, à quiconque osera venir à elle, les deux forces de sa nature, à savoir *« le respect et la franchise »*.

La « militante » Andrea a aussi un autre message qu'elle souhaiterait transmettre, en particulier à la jeunesse. *« Il faut dépasser les étiquettes, dit-elle, pour venir à nous, sans-abri, pauvres, migrants... Et avoir la niaque, ne pas désespérer. Même quand on est dans la m..., on peut s'en sortir! »* ■





## Andrea

Dis-le-moi, Andrea, pourquoi tu aimes la vie ?  
Dis-moi surtout pourquoi tu n'es jamais partie  
Arrivée dans ce monde sur des marches d'escalier  
Comme sur une tombe noire, où tu fus déposée.  
Mais voici qu'un passant a entendu tes cris  
Non ceux d'un petit chat mais d'une petite fille  
Il t'a pris dans ses bras juste pour te réchauffer  
Et puis, comme un papa, il t'a emmené  
Dans cet hôpital où tu aurais dû naître  
Mais, déjà, c'est la rue qui sera ton paraître  
Celui de la guerrière que tu étais déjà  
T'es sortie de l'enfer et tu es toujours là...  
Andrea, lalala...

Et tu nous as parlé, raconté cette vie  
Ton visage marqué, les yeux pleins de malice  
Et qu'est-ce qu'on a aimé, toujours que tu nous parles  
Et sans jamais tirer cette putain d'alarme  
Qui peut tout arrêter, sauf le train de la vie  
Que tu as tant aimée sans être dans l'oubli  
De c'que les gens t'ont fait, te rendant impuissante  
Ce qu'on retient de toi, c'est que tu es patiente...  
Andrea, lalala...

De rencontre en rencontre, tu as eu un mari  
Des enfants, oui, ça compte, mais tout a une fin  
N'ayant plus rien à perdre, t'es montée à Paris  
Confiant ta descendance en de très bonnes mains.  
Et, comme une guerrière, tu es allé chercher  
Non pas une misère, mais un lieu où aller  
Et des petits boulots pas toujours bien payés  
T'as vendu des journaux et puis t'as rencontré  
De braves gens, sans doute, et puis d'autres un peu moins  
Qui, de toi, ont profité, t'en avais pas besoin  
Qui par leurs addictions t'ont remis dans le noir  
Juste pour du pognon ont voulu le trottoir  
Tu ne l'as pas connu, bien sûr, c'est évident  
Mais t'as connu la rue pendant plus de quatre ans  
Tout ça, c'est du passé, tout ça, c'était avant  
Mais toi comment fais-tu pour être dans ce temps  
Cet improbable présent qui a fait de ta vie  
Quelque chose d'immense, un parfum d'infini  
Et tu es devenue une fille, une femme  
Quelque chose qui brille, un éclat, une flamme  
Qui illumine la vie, les chagrins, les ennuis  
Tu as vécu cette vie, voici que tu souris.

Gloire à toi, Andrea, maintenant, grâce à toi,  
Ma vie est moins cruelle, je parle à l'Éternel!...

Tof

La parole à un porteur de projet, un acteur, un entrepreneur qui s'implique au quotidien pour « agir ensemble » et mener des actions qui placent les personnes en difficulté au cœur de la mobilisation. Une relecture pour témoigner de la richesse de l'expérience vécue.



### À propos de l'auteur

*Pierre Faure, alias Pierro Sapu, a chanté dans des groupes de la scène rock alternative française des années 1980-1990 tels que les BB Doc et les Garçons bouchers. À partir de 1994, il vit dans le Var et, à la suite du décès de sa femme, il se met au service de ceux qui ont des vies cabossées. Il prend aussi l'habitude de partager ses états d'âme avec le Bon Dieu (qui, nous rappelle-t-il, ne nous coupe jamais la parole). Pierre Faure est bénévole au Secours Catholique, membre de l'équipe du collectif « La parole des Sans-Voix » au niveau local et du Groupe national d'actions citoyennes (GNAC). Sans se prendre au sérieux, le tatoué à la longue barbe s'engage sérieusement. Faite de délicatesse, de bienveillance et d'écoute de chacun, sa marque de fabrique nous enchante.*

## Des usages, des rencontres

**J**e suis entré au Secours Catholique des Arcs en octobre 2002, à la suite du décès de mon épouse que j'avais accompagnée jusqu'à la fin de sa vie. Lorsque je suis arrivé dans cette équipe pour être bénévole, la responsable m'a inglé d'un brutal et surprenant : « Bonjour et au revoir ! C'est mon dernier jour ! » Cette dame, atteinte de la maladie de Parkinson, partait terminer sa vie dans sa région natale du Sud-Ouest.

Nous distribuions des colis alimentaires et, parfois, répondions à des demandes particulières, très souvent liées à un manque d'argent. Tout le monde était souriant ! Il y avait de quoi : deux sacs de courses pleins toutes les semaines, ça vous réchauffe le cœur !

Nous ne cherchions pas trop à connaître ces personnes orientées par des travailleurs sociaux, ni les raisons pour lesquelles elles en étaient réduites à tendre la main. Dans leur esprit, et sans malice, une feuille de liaison de l'assistante sociale était un bon non négociable pour recevoir un colis. Et nous, bénévoles, de tout notre cœur, tentions d'assurer au mieux ce service.

Il y avait beaucoup de sourires mais quasiment aucun contact, peu de paroles, pas de liens. Nous étions un distributeur automatique de bouffe (et de vêtements), point barre. Autrement dit, rien de ce que je m'attendais à vivre, après avoir accompagné des années ma femme en fin de vie. Il y avait alors, dans ce lieu, bien peu de vérité, quelque chose sonnait faux. Je ressentais comme un étrange sentiment de malaise. Et, pour qu'un bénévole s'épanouisse dans sa tâche, il faut qu'il s'y sente bien et utile.

Les seules personnes avec qui nous vivions de véritables rencontres, c'était les quelques rares gens « de la rue » qui, souvent, étaient virés du train *manu*

*militari* à la gare des Arcs-Draguignan ou encore les originaux locaux qui avaient choisi de ne pas être comme les autres villageois, les « domicile-fixe ».

C'est ainsi que j'ai croisé Jean-Claude, ancien orpailleur, qui refusait par principe toute aide sociale. Il ne voulait rien devoir à personne. C'était un homme chaleureux qui ne mangeait que des légumes. Il passait ses journées par terre, toujours à la même place, sans tendre la main. Il ne demandait rien mais acceptait quand même quelques victuailles quand on les lui proposait. C'était un homme d'une grande douceur. Chaque fin d'après-midi, il rejoignait sa caravane qu'une cousine lui avait permis d'installer sur son terrain. Elle lui laissait un accès aux toilettes. J'ai appris sa mort alors que j'étais à Lourdes en train de vivre un voyage d'espérance avec des amis de la fraternité Saint-Laurent de Toulon. C'était en 2004. J'ai ressenti un grand vide et une grande tristesse à l'annonce de son décès. J'aimais l'écouter philosopher sur le sens de sa vie. Son sourire triste me manque.

### Elke

Elke avait passé le rideau de fer dans sa jeunesse. Hôtesse de l'air, elle avait profité de son métier pour fuir l'Allemagne de l'Est. Après un mariage sans amour sous le joug d'une belle-mère possessive, elle avait choisi de faire la route avec une amie pour venir en France. Durant de nombreuses années, elle avait vécu de travaux saisonniers puis, un jour, elle tomba amoureuse d'un photographe à Avignon, avec qui elle allait partager onze ans de sa vie, en travaillant à ses côtés. Mais, une fois flétrie, les fleurs ont moins de saveur... Le monsieur la congédia et, comme il avait « oublié » de la déclarer comme salariée toutes ces années, elle se retrouva à la rue sans aucun droit.

En tant qu'Allemande, il lui fallait justifier d'avoir travaillé au moins six mois en France, ce qu'elle ne pouvait faire. Alors, elle reprit la route jusqu'à ce qu'à Marseille, un accident au genou la handicape. Elle avait du mal à marcher. C'est comme cela qu'elle arriva aux Arcs, avec son chien qui se fit écraser le tout premier jour. Quelqu'un lui donna une petite chienne qu'elle garda plus de dix ans. Elke l'avait appelée Prisca. Comme j'ai aimé prendre du temps à lui parler, à la retrouver lorsqu'elle travaillait en faisant la manche devant la Poste. Elle me disait parler quatre langues : l'allemand, le russe, l'anglais et le français. Une journaliste locale lui avait ouvert son garage pour poser ses affaires et dormir, qu'elle occupa de nombreuses années. Elke mourut deux mois après sa chienne sans jamais avoir pris le temps de soigner son mal de gorge.

Cette même dame lui a offert une place qu'elle s'était réservée au cimetière auprès de sa maman pour qu'Elke ne soit pas enterrée anonymement. Elle avait des yeux bleus qui vous dévisageaient le cœur. Comme elle aimait se présenter, c'était une sacrée belle « *clocharde de luxe* ».

## Franz

Franz était Allemand, lui aussi. Il ne parlait pas français et baragouinait une espèce d'espéranto à sa sauce, juste de quoi se faire comprendre. Un de mes voisins de l'époque, qui avait été prisonnier durant la guerre de 1939-1945 dans un stalag, était le seul (avec Elke) à lui parler dans sa langue natale. Ses grossiers tatouages et son visage marqué révélait un passé assez tumultueux, certainement empreint de beaucoup de violence. Il buvait beaucoup et en est mort. Sa force d'antan ne l'avait pas sauvé. Je l'ai trouvé sans vie un peu après Noël, derrière une salle municipale où il avait trouvé refuge. C'était un dimanche à la sortie de la messe. Il était enfin calme. Je lui ai fermé les yeux et, à côté de lui, j'ai prié pour le repos de son âme.

## Arpad

Arpad est arrivé aux Arcs avec un autre Hongrois. Ils se mettaient minables tant que possible, dès qu'ils avaient un peu de sous. Son compagnon de route a vite disparu et Arpad, qu'Elke appelait « Maurice », squattait un ancien hangar abandonné. Comme tant d'autres, je ne donnais pas cher de sa vie. Un mois après le décès d'Elke, il avait pris sa place devant la Poste. Il venait boire un café, se laver, changer de vêtements, demander un peu de nourriture au local du Secours Catholique. Nous l'avons ramassé plus d'une fois noyé dans l'alcool, transi de froid, au bord du gouffre, « *au bord du monde* » comme l'a si bien filmé Claus Drexel (2013). À la suite d'un énième coma éthylique, il me fit comprendre un jour qu'il ne voulait plus boire. « *No vino* », me dit-il en croisant les bras.

**“ Côtayer des gens cabossés par la vie vous pousse à l'humilité. Ils vous apprennent à écouter. Ils vous invitent à être simplement présents. ”**

Ça fait six ans qu'il ne boit plus. Avec l'aide de paroissiens, il est sorti de la rue et travaille aujourd'hui comme cantonnier à la mairie des Arcs. Je l'accompagne toujours dans ses démarches administratives. Petit à petit, il comprend mieux le français et nous avons fait chacun une demande pour intégrer l'éco-hameau solidaire Saint-François qui se construit sur Draguignan. Un bel appartement tout neuf, quel beau cadeau cela serait pour lui qui loge dans un hôtel transformé en pension d'accueil pour personnes en précarité. Nous pouvons compter l'un sur l'autre. Ce genre d'amitié est précieux.

## Marie-Ange

Le 15 juin 2010, la région a souffert d'inondations, faisant vingt-cinq victimes et de très nombreux sinistrés. Parmi ceux-là, Marie-Ange, qui vivait avec son petit chien dans un rez-de-jardin, n'avait pas été épargnée. Ce qui ne l'a pas empêché de proposer ses services pour visiter d'autres personnes sinistrées. Pendant deux mois, elle a été très impliquée. Trois mois plus tard, elle m'a



appelé un soir pour m'annoncer qu'elle souffrait d'un cancer du pancréas et qu'elle ne voulait pas être seule dans cette épreuve. J'habitais à cette époque dans la même ville qu'elle et il m'était facile de l'accompagner. J'ai appris à la connaître. Elle m'a raconté son histoire, son éducation juive, un mariage avec un mari volage, une petite fille, Lila, qui était décédée à 3 ans d'une maladie foudroyante, un exode aux Antilles, passé à vendre des souvenirs aux touristes, deux ouragans, un retour en métropole, des amours déçues, l'isolement, la fuite de la jeunesse seule face à elle-même et ce petit chien maltraité qu'elle avait récupéré. Quelques mois ont suffi à l'emporter, entre les opérations à l'hôpital et les convalescences, mais quels mois ! Elle m'a gratifié de sourires inoubliables, pleins de bonté, plus l'échéance approchait. Avec une amie aide-soignante, Valérie, nous avons chanté pour elle devant son corps à la morgue de l'hôpital de Draguignan. Il n'y avait que nous mais, Dieu, que c'était beau !

### Christian, Jean-Pierre et les autres visages

Et je pense à Christian et à son eczéma géant, à Jean-Pierre qui traîne encore aujourd'hui sa peine, rongé d'ulcères variqueux, et à tous ces nouveaux visages que j'entrevois quand je reviens dans ma petite ville.

Par manque de temps, je ne suis quasiment plus bénévole dans mon équipe locale. J'aide à l'occasion pour des opérations ponctuelles. Mon action s'est principalement recentrée sur le collectif « La parole des Sans-Voix » (du Var) qui invite des gens à partager des injustices vécues, afin d'envisager ensemble des solutions.

Avec des copains qui ont parfois connu la galère et d'autres qui partagent leurs savoir-faire artistiques, nous leur proposons aussi de mettre en valeur leurs paroles par le biais de témoignages écrits, de saynètes de clown, de théâtre, dont le théâtre forum, des arts plastiques, parfois de la danse, de la musique... C'est une autre manière d'accompagner des personnes en difficulté et de se donner un peu soi-même, en mettant ses petits talents au service d'autres frères en humanité pour qu'ils reprennent confiance.

Côtoyer des gens cabossés par la vie vous pousse à l'humilité. Ils vous apprennent à écouter. J'ai remarqué que, souvent, ils ne pouvaient pas entendre autre chose que leur histoire, obnubilés qu'ils sont par leurs problèmes. Ils nous invitent à être simplement présents. Dans le livre *Et si les pauvres nous humanisaient...* de Colette et Michel Collard-Gambiez (Fayard, 2004), un gars de la rue raconte que, dans sa vie, on le dévisage toujours mais jamais on ne l'envisage. Nous ne regardons plus les pauvres comme des personnes mais comme des cas sociaux à sauver et, en plus, à sauver comme on le voudrait et souvent sans se préoccuper réellement de leurs attentes. En fait, on cache leurs plaies sous un pansement sans vraiment soigner le mal.

Au Secours Catholique, on nous invite aussi à témoigner de ce que nous vivons dans notre bénévolat, ce qui fait pour nous l'effet d'une source de vie, et à appeler à la solidarité de tous. C'est avec bonheur que je réponds à cette mission, depuis six ans déjà, en racontant mon chemin de vie à de nombreux jeunes un peu partout en France, dans des établissements scolaires d'enseignement catholique. C'est pour moi, qui n'ai pas d'enfant, l'occasion de partager mon expérience de vie, de solidarité, mes failles, mes erreurs, ma guérison aussi, mes joies, mon chemin spirituel pour encourager ces jeunes à oser la fraternité. Ne sont-ils pas les responsables du monde de demain ?

Je ne regrette pas d'avoir frappé un jour d'octobre 2002 à la porte du Secours Catholique des Arcs. J'aime vraiment cette association parce que, chez nous, on ne ferme pas les portes, on les ouvre à toutes et à tous sans *a priori* d'origines, de religions, de convictions politiques, dès lors qu'elles respectent la personne humaine.

Je me dis parfois que c'est en ouvrant ces portes que l'on ouvre plus grand encore celles de son cœur. Et j'espère bien que ce chemin de rencontres, riche d'humanité partagée, n'est pas encore terminé !

Pierre Favre

## J'veux d'l'amour !

Tous les chemins mènent à Rome, paraît-il.  
Le mien m'a mené vers des hommes,  
Vers des sœurs et frères en humanité,  
Des pèlerins sur terre dont les chemins s'entrecroisent  
Chacun, avec notre histoire, nos compétences et nos faiblesses,  
Nous cherchons notre place, ce pour quoi nous sommes faits.  
Ainsi, de furtives intuitions se convertissent, parfois, en certitudes  
Comme d'anciennes amertumes peuvent engendrer nos joies d'aujourd'hui  
Le goût de la vie, mes amis, se découvre  
Mon engagement au Secours Catholique n'est qu'une étape dans cette quête d'amour...

...

 « **J'veux d'l'amour !** Puis, tout d'suite !

Pas tantôt, pas d't'à l'heure  
T'suite, t'suite, t'suite !

**J'veux d'l'amour, j'veux d'l'amour, j'veux d'l'amour**

Pis d'l'argent, pis d'l'argent !  
Pour ach'ter des cadeaux  
Pour en faire à tout l'monde  
Pour qu'y m'aiment !

Oh ! **J'veux d'l'amour !** » 

Robert Charlebois

...

D'puis tout p'tit, j'veux d'l'amour ;  
Près d'maman, j'veux d'l'amour.  
Assis sur les pieds de papa à faire de la balançoire, j'veux d'l'amour,  
Sur les bancs des écoles, oh oui, j'en veux aussi  
Mais y a-t-il toujours de l'amour dans ces endroits trop grands et surtout entre enfants ?

Est-ce qu'il existe seul'ment une école de l'amour ?  
Au caté des cathos, on t'en parle de l'amour...  
Y a un type super beau qui t'inonde d'Amour,  
Qui aime tell'ment les hommes qu'il en adore son Dieu  
Qui aime tell'ment son Dieu qu'il dit qu'il est son Père  
Un Père tell'ment Amour qu'il en créa le monde : étourdissant !

Et, plus tard, même plus grand, j'veux d'l'amour  
 Mais derrière mon acné, des cheveux abîmés et ma timidité, qui voudrait bien m'aimer ?  
 J'veux d'l'amour à 16 ans pour sauver le Larzac, accueillir l'étranger, partager sans compter  
 Et sauver la planète, écolo baba cool, j'veux d'l'amour !  
 Quand je danse au bal folk, quand je bois et je fume, quand ma tête s'embrume  
 Quand je croise des punks qui ne ressemblent à rien  
 À rien qui ne ressemble à ce monde sans saveur,  
 Ce monde sans lendemain qui m'aïlle, je rêve encore d'amour.

Et je pleure d'amour quand Ouistiti est mort, 17 ans, c'est bien court,  
 Quand Pascale est partie, renversée à 20 ans, elle qui voulait tant aimer les gens,  
 Quand je n'y comprends plus rien.  
 Et qu'à force de mentir sous ma panoplie punk, je suis face à moi-même,  
 Je suis face à mes vides...  
 Quand tu n'existes plus, que personne ne te parle, que les journées sont longues  
 « *No Future !* », « *Punk's not dead !* » Tu veux mourir ou bien vivre ?

Sans comprendre pourquoi, quand tu cries vers le Haut  
 Que tu crèves de désirer aimer et te sentir aimé  
 Vers un Ailleurs *higher*, tu n'sais pas trop  
 Quand tu oses parler enfin de ton mal-être sans oser trop y croire :  
 « *Si tu existes vraiment...*  
*Aide-moi à vivre ne serait-ce qu'une fois seulement, une belle histoire d'amour.* »  
 Tu lances un cri au Ciel comme une bouteille à la mer...  
 Comme on frappe à la porte d'un inconnu dont on entend parler  
 Qui te laisse parler sans jamais t'interrompre  
 Qui prend tout ce qui coule de ton âme en détresse  
 Qui t'invite à plonger au tréfonds de ton cœur,  
 À explorer des terres jusqu'alors méconnues...  
 Quand tu médites en toi sur le sens des choses, le sens de ta vie,  
 Que fais-tu si ce n'est rechercher cet amour ?  
 Une voix qui crie dans le désert,  
 Ta voix qui gémit dans les vallées de larmes de ton désert.  
 Le silence t'invite à bouger, à partir plus loin, à te mettre en chemin  
 Tu te remets debout et tu vas droit devant, face à face, sans plus fuir  
 Tu comprends désormais que l'amour, ça se cherche et qu'à force, on le trouve...  
 Un homme te tend la main puis tu en croises d'autres et de nouveaux encore  
 Qui, chaque fois, t'ouvrent une nouvelle porte de la salle du trésor  
 Et tu chantes désormais et, à certains, ça plaît !

Puis, un soir, c'est le bon : il est là, cet amour ; elle est là, Géraldine.  
Et tu vas tant l'aimer qu'elle va tout te donner  
Elle est belle, c'est son arme  
Maladroit, tu la charmes  
Tu découvres l'amour qui rime avec toujours  
La vie peut faire son œuvre et la mort s'en mêler  
Rien ne peut enlever l'amour d'un cœur quand il y est gravé  
Mais l'amour et la mort s'enchevêtrent parfois  
La vie peut ressembler à un chemin de croix  
Ton regard s'élargit à plus loin que toi-même  
Quand le sida s'invite, que la tempête souffle  
Qu'accrochés à la vie, des compagnons d'infortune t'offrent leur attention  
Encore et toujours de l'amour.

Quand tu croises des pauvres en guenilles dans un pays lointain  
Au creuset de l'amour, ton cœur s'ouvre  
Quand ta belle petite perle plie sous le poids d'un fardeau pas si souvent léger  
Qu'elle n'a pas fait son deuil de trois enfants perdus, de petits avortés  
Qu'elle en perd l'esprit comme pour fuir l'intenable  
Qu'elle n'est plus qu'une patiente au milieu d'autres « fous »  
Qu'elle vit sous Haldol comme un zombie lobotomisé  
Qu'il faut que je te lave, que je m'occupe de toi  
Unis à jamais pour le meilleur et pour ce qui fait peur  
Ton tuteur, ton amoureux, ton mari, ton compagnon de vie.

Quand la tuberculose et le cancer s'en mêlent,  
Que tu me dis que tu n'veux plus souffrir, s'il n'y a pas de l'amour là-dedans, qu'y a-t-il ?  
Quand devenue un ange, sans sexe et sans malice, tu me dis que tu m'aimes  
Lorsqu'enfin, nous touchons de la tendresse ultime  
Pour chaque geste posé, empli d'humilité, tu dis que je suis beau, tu dis que je suis bon.  
Si c'n'est pas de l'amour ?...

Elle avait 32 ans et m'en partagea quinze  
Le vingt-huit juillet de l'année deux mille un, elle s'en remit au Ciel  
Voilà seize ans déjà que mon Cœur est partie  
Et pourtant elle est là, comme avant, aujourd'hui  
Quand je raconte aux jeunes l'histoire de cette vie  
Que je vois dans leurs yeux, de l'amour, du respect et quelques larmes couler  
Je ne suis pas tout seul. Elle est là près de moi à m'aimer comme jamais.  
Et elle parle avec moi.

On peut construire encore ensemble après la mort.  
 Quand ma belle est partie, je n'ai pas pu pleurer.  
 J'étais tell'ment soulagé qu'elle ne souffre plus... enfin !  
 J'étais en manque d'elle, j'étais en manque d'aimer.  
 J'étais en manque d'aider alors je suis allé proposer mes services  
 Au secours des cathos, au Secours Catholique : Secours universel !  
 J'en ai croisé des bosses, j'en ai vu des martyrs  
 Comme je les ai aimés et comme ils m'ont donné  
 Dans le Livre de ma vie, ils y ont tous leur place.  
 Et j'espère que, devant Dieu, mon Père, ils plaideront pour moi  
 Misérable humain qui tend si peu les mains  
 Pour aider son prochain à mieux vivre demain  
 Elke, Franz, Jean-Claude, Géraldine et tant d'autres, vous m'avez tant donné !  
 Vous m'avez transformé, façonné, aiguisé  
 Je suis accro de vous. Comment vivre autrement ?  
 Vous êtes mon pain, mon sang, celui qui me nourrit  
 Je n'aurai jamais assez de ma vie pour vous dire merci  
 Qui ne veut pas d'amour ?

...

 **J'veux d'l'amour** pour la blonde

Qui n'a pas pris  
 Sa pilule, qu'a été s'faire  
 Avorter, en taxi  
 À Plattsburg, aux États-Unis.

**J'veux d'l'amour !** Puis tout d'suite ! Pas tantôt

Pas d't'à l'heure

T'suite, t'suite, t'suite !

**J'veux d'l'amour, j'veux d'l'amour, j'veux d'l'amour**

Pis d'l'argent, pis d'l'argent !

Pour ach'ter des cadeaux

Pour en faire à tout l'monde

Pour qu'y m'aiment !

Oh ! **J'veux d'l'amour !** 

Piero Sapu



### Où trouver *L'Apostrophe* ?

*L'Apostrophe* est une revue semestrielle du Secours Catholique – Caritas France.

Elle est accessible gratuitement au format numérique à l'adresse [lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org). Vous pouvez également commander, gratuitement à cette même adresse, un à cinq exemplaires papier du numéro désiré.

L'abonnement à *L'Apostrophe* est réservé aux groupes membres du Secours Catholique et de son réseau.

Pour toute information ou abonnement, contactez-nous à :  
[emmanuel.maistre@secours-catholique.org](mailto:emmanuel.maistre@secours-catholique.org)





L'Apostrophe est une revue semestrielle éditée par le Secours Catholique – Caritas France et imprimée à 5 500 exemplaires.

Version numérique sur [lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

**Directrice de publication :** Véronique Fayet

**Comité éditorial :** Clarisse, Solen, Khalid, Cyril, Christophe, Jacques, Jean-Marc, Thierry, Emmanuel, Daniel

**Création maquette :** Guillaume Seyral / Secours Catholique – Caritas France

**Iconographie :** Élodie Perriot

**Photo de couverture :** Christophe Hargoues / SCCF

**Correction :** Olivier Pradel

**Impression :** Centr'Imprim

**Ont participé à ce numéro :**

Groupe de femmes de Villeneuve-Saint-Georges « Ça piquote et ça papote » : Danièle, Christine, Inès, Cécilia, Khedidja, Hédia, Denise, Véra, Magda, Martine, Marlène, Fadila.

Groupe les « Fous d'art solidaire » de Créteil : Jorge, Marie-Thérèse, Brahim, Abdallah, Pascale, Cyril, Dany, Karim.

Groupe de convivialité de Ponta-partage de Brest : les participants se retrouvent deux fois par semaine. L'atelier d'écriture animé par Sarah et Martine était une première expérience au sein de ce groupe : Ronan, Aomar, Marie-Claire, Stéphane, Françoise, Chantal, Danielle, Odile, Louis, Marie-France, sœur Marie-Françoise, Sarah et Martine.

Atelier d'écriture du café solidaire Ti An Dour de Quimper : Aparicida, Isabelle, Mme L. D., Mme J., Suzanne, Marie-Thérèse, Jeanne, Joëlle, Sandrine, Noëlle, Yasmina, Anna, Amin, Marie et Jacques.

Zahra (Roubaix), José et Pascal.

Le groupe de femmes de la maison des jeunes et de la culture (MJC) de Chenôve : Zhor, Hassiba, Nasibé, Fatima E. G., Besma, Rabia, Merieme, Rahama, Brigitte, Fatima K., Radia, Wahiba, Hasna A. K., Karima, Fatima A., Samira, Malika, Leïla, Frédérique, Touria, Hasna A. / Latifa Messaoudi et Marcellin.

Et, par ordre d'apparition : Bertrand, Henry, Daniel, Jojo, Christian, Gérard, Claude, Toff, Pierre et Khalid.

**Rédaction :** Secours Catholique – Caritas France, 106 rue du Bac, 75007 Paris.

**Contact :** Emmanuel Maistre, [emmanuel.maistre@secours-catholique.org](mailto:emmanuel.maistre@secours-catholique.org)

ISSN 2553-1417

L'Apostrophe (Paris, 2018)

**L'Apostrophe**, une revue dont les auteurs sont des personnes qui, par leur expérience personnelle face à la précarité, ont développé une expertise sur les questions de pauvreté.

Au sein du Secours Catholique – Caritas France et des organisations engagées contre la pauvreté, des hommes et des femmes vivant des situations difficiles s'expriment, relisent leur parcours, le mettent en mots, partagent ce qui est important pour eux et leur ressenti, et parviennent ainsi à élaborer une pensée collective.

Tous les six mois, un regard « de côté » qui permet de regarder et comprendre la société « autrement » et de l'interroger, voire l'apostropher.

[lapostrophe.secours-catholique.org](http://lapostrophe.secours-catholique.org)

 caritasfrance  
 Secours Catholique-Caritas France



**ENSEMBLE,  
CONSTRUIRE  
UN MONDE JUSTE  
ET FRATERNEL**